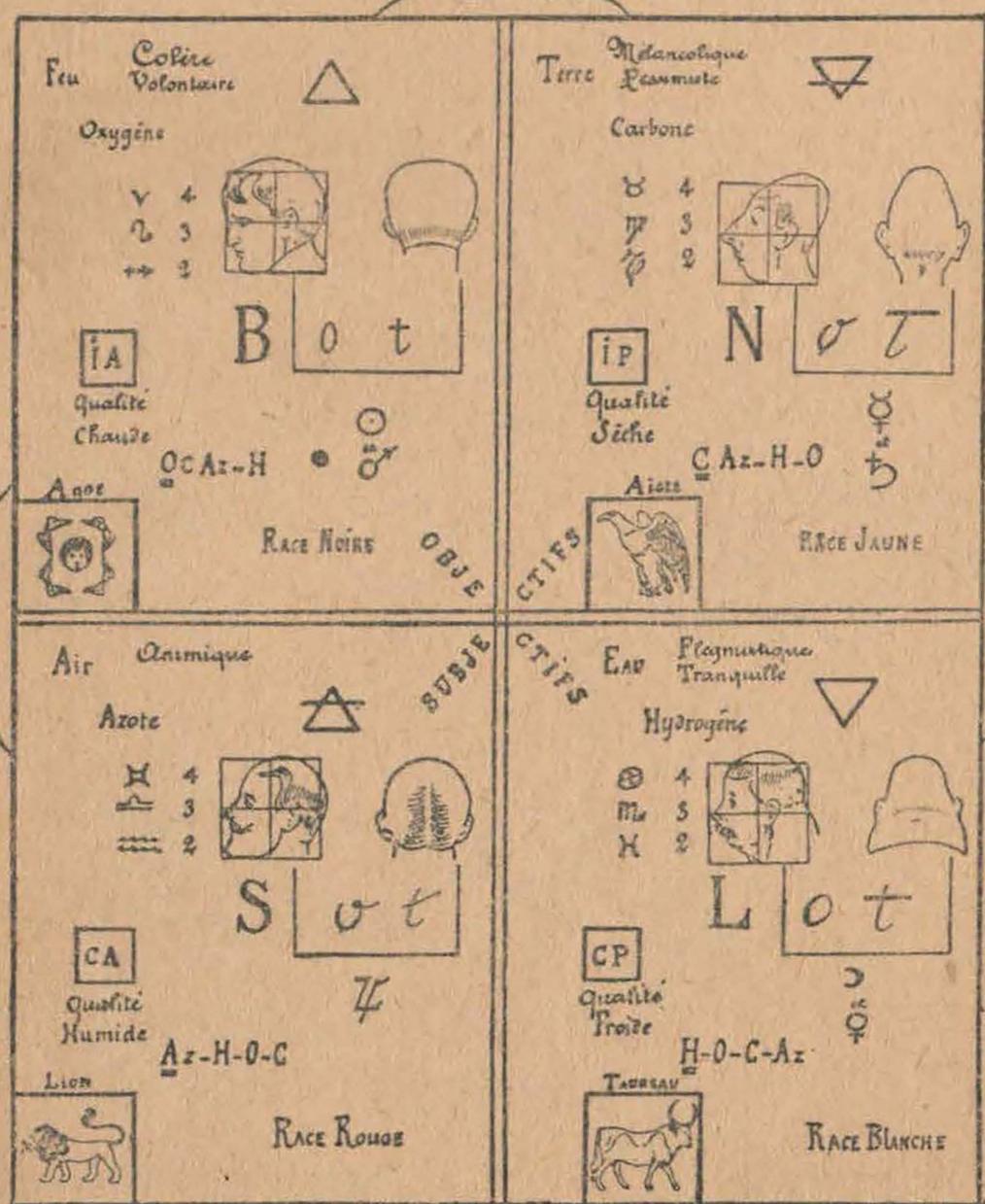


# PARTIE EXOTERIQUE

## Les Arts divinatoires - Le profil et les tempéraments

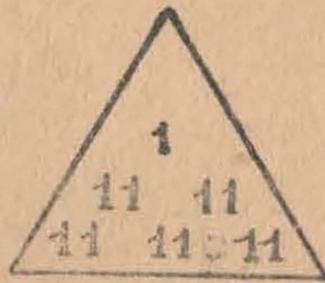
La figure ci-jointe permet de déterminer facile-

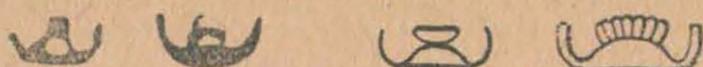
INTELLECTUELS



ment les quatre tempéraments d'après le profil; elle donne toutes les correspondances analogiques du quaternaire : correspondances chimiques, graphologiques, astrologiques, hermétiques, correspondances des races humaines et des formes du Sphinx.

On trouvera les adaptations les plus courantes de ces formes dans *les Premiers Éléments de Morphologie humaine* de Papus.





## PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

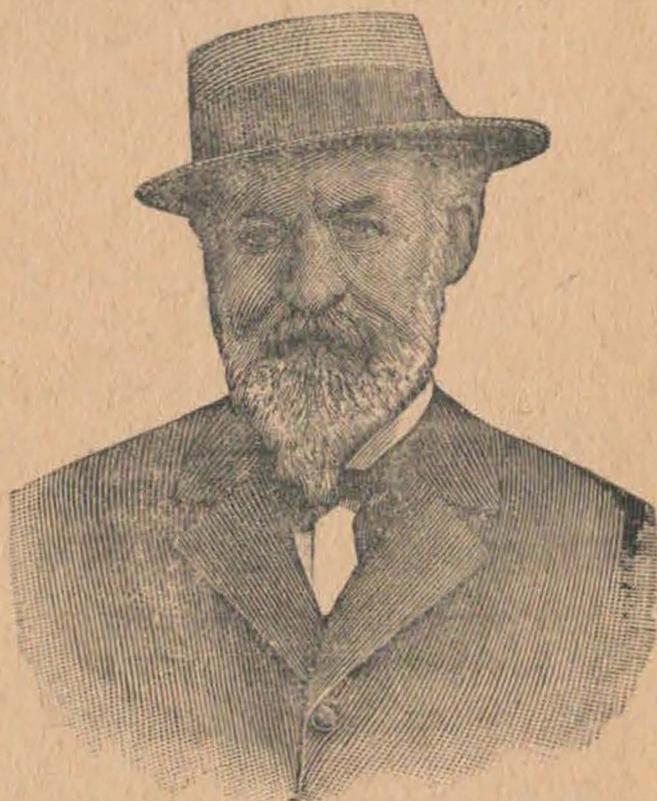
*Cette partie est ouverte aux écrivains de toutes écoles sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.*

---

### Un Initié : Jean-Jacques Bourcart

---

Lorsqu'on parle d'initiation et de sociétés initiatiques, un exemple pratique vaut mieux que bien des théories. Nous répétons ici ce que nous avons dit souvent, c'est que toutes les sociétés d'initiation terrestres, à quelque école qu'elles appartiennent, ne sont que des vestibules d'associations astrales, les seules qui reçoivent vraiment des êtres humains dans le plan invisible et qui les élèvent à la qualité de *deux fois né*, de vivant sur deux plans ou de *dwidjas*.



Il résulte de ce fait que plus un homme est attaché aux sociétés d'initiation purement terrestres, plus il aime les titres, les parchemins et les cordons (les

décors, en langage symbolique); au contraire, plus un homme est réellement initié d'une manière véritable et vivante, moins il tient aux titres, à tel point qu'il arrive à ne plus en porter aucun.

Cette considération est utile pour expliquer pourquoi lorsqu'on demandait à Jean-Jacques Bourcart, alors qu'il avait plus de soixante ans d'âge terrestre, quel était son grade dans les sociétés initiatiques, il répondait : « Apprenti rose-croix », et je n'ai jamais pu parvenir au compagnonnage.

Cependant, c'était un véritable initié, ayant réalisé, en restant inconnu, des œuvres considérables dont nous allons esquisser quelques-unes maintenant.

J.-J. B., comme nous l'appellerons, par abréviation, est Alsacien de naissance. Il fait des études scientifiques très sérieuses, développées particulièrement dans le sens des mathématiques et de la chimie. Aussi, s'intéresse-t-il, de très bonne heure, à l'alchimie. C'est l'alchimie qui sera l'aiguillon secret de toute sa vie intellectuelle, et c'est autour de cette adaptation que toutes ses études seront concentrées. En relation, par sa famille, avec les grandes fabriques et surtout les filatures d'Alsace, le jeune Bourcart s'intéresse, dès la vingtième année, aux questions sociales, et il établit un système de paiement des denrées par les bons de travail, et d'achats de denrées par les coopératives ouvrières, qui est mis en pratique dans plusieurs filatures, avec le plus grand succès. Chaque femme sur le point de devenir mère touche intégralement ses salaires et touche, de plus,

une prime de 100 francs par enfant resté vivant après trois mois de naissance, par un système d'assurance mutuelle, qui fonctionne également pendant plusieurs années à la satisfaction de tous, système accompagné, bien entendu, d'une assurance-maladie pour les hommes.

A vingt-sept ans, J.-J. B. est à Paris et il est amené à mettre son intelligence au service de l'empereur Napoléon III. Il est envoyé comme conciliateur par Rouher dans les grèves, et son intervention est si efficace dans la plupart des cas, qu'il est décoré de la Légion d'honneur et reçoit les palmes d'officier d'Académie avant la trentaine.

Ce sont là des hochets dont l'initié ne s'occupe bientôt plus. Tout à ses recherches secrètes, il chasse les livres d'alchimie sur les quais; il entre, de ce fait, en conversation avec un bouquiniste qui semble s'intéresser à ses recherches, et, de causerie en causerie, le bouquiniste devient l'ami du jeune alchimiste, le fait monter dans sa mansarde et lui montre un laboratoire complètement installé et, bien plus, le fait participer à une « projection » parfaitement réussie. Le vieux bouquiniste était un adepte, un véritable rose-croix, sans cordon rouge et sans titres ronflants, et, dès ce jour, Bourcart est reçu comme aspirant parmi les adeptes. Il commence son entraînement pratique, et c'est alors qu'ont lieu ses premières sorties astrales et son premier contact avec la société des invisibles.



Sur ces entrefaites, Bourcart est envoyé en Egypte, comme ingénieur pour le canal de Suez. Il fait partie d'une des équipes de savants emmenées par l'illustre de Lesseps.

J.-J. B., toujours hanté plus que jamais par ses recherches d'alchimie, entre en relations physiques, d'abord, astrales, ensuite, avec les adeptes de l'Islam ; après un examen soigneux, il est emmené, un soir, vers les montagnes qui bordent les Pyramides, montagnes soigneusement gardées et des plus dangereuses pour tout Européen qui s'y risque seul. Là, on lui découvre des souterrains d'initiation encore existants, et il est reçu dans une des plus puissantes sociétés d'initiation terrestres alors en action. C'est dans ce même centre que jadis avait été reçu le jeune général Bonaparte, qu'il avait accepté une mission sociale, à laquelle il fut ensuite infidèle comme empereur ; conséquence : Waterloo et Sainte-Hélène. Passons...

Revenu en Europe, J.-J. B. a, comme secrétaire d'abord, et comme ami ensuite, Dunan, qui, plus tard, écrivit la première préface à l'ouvrage de J.-J. B. paru sous le titre de *Esquisse du Tout Universel* sous le pseudonyme de Jacob.

L'œuvre admirable de la Croix-Rouge réalisée par Henri Dunan est, en réalité, une inspiration de Bourcart qui, comme tous les véritables initiés, est resté dans l'ombre.

Puis, c'est la série des épreuves : guerre de 1870-1871, la ruine ; le désastre ; les fabriques sont fermées ; l'Alsace est conquise et arrachée à la France ; Bourcart a sept enfants. Depuis son enfance, il a été muni, par des parents protestants, d'une très grande piété, d'un viatique qui sera toujours l'origine de son espérance dans les épreuves et de sa reconnaissance dans la joie : c'est la Bible qu'il sait par cœur et qu'il relit pieusement dans toutes les circonstances de la vie. Aussi, réfugié en Suisse avec une femme admirable, compagne envoyée par Dieu et qui se révèle d'autant plus dévouée que les épreuves sont plus dures, Bourcart passe ses journées à pêcher sur le lac, vendant une partie de sa pêche pour entretenir sa maisonnée, et nourrissant du reste, toutes les petites bouches qui attendaient de lui la becquée. Il n'a jamais perdu courage, aussi la Providence, à son tour, se manifeste activement à lui. Il devient professeur de mécanique au Polytechnicon de Zurich, reconstitue peu à peu son avoir et reprend avec ardeur ses études mystiques. Il revient ensuite en Alsace, comme sujet suisse et s'installe avec toute sa famille à Colmar.

\*  
\* \*

J'étais alors tout jeune ; je venais de publier le *Traité méthodique de sciences occultes*, et, je l'avouerai sans honte, j'étais singulièrement démuné de numéraire. Un jour, un homme d'un certain âge

se présente dans ma chambre d'étudiant ; il est accompagné d'une charmante jeune femme, et il me dit : « Je suis venu vous voir, il y a quelques jours, en astral, et j'ai su qu'il vous manquait, pour une œuvre que nous jugeons intéressante, quelques vulgaires papiers bleus : les voici. » C'est ainsi que nous fîmes connaissance. Plus tard, je fus reçu par l'adepte dans son laboratoire alchimique, qui occupait les caves de sa maison de Colmar et j'eus la grande joie de réussir en sa compagnie une « projection ». J'ai, dans mes collections, un petit bouton d'or, résultat de cette projection, et qui représente pour moi une valeur inestimable.

\* \* \*

Il me reste maintenant à raconter un peu de la vie mystique de cet adepte et des résultats pratiques que le ciel lui envoya. Malgré l'opposition de plusieurs membres de sa famille, mais appuyé par la femme admirable qui jamais ne l'abandonna, et qui fut toujours le modèle des épouses chrétiennes, Bourcart, avec l'entêtement d'un Alsacien, construisit sur une petite montagne aux environs de Colmar, aux « Trois-Épis », un grand chalet suisse qui était à la fois le symbole de son lieu d'exil, de sa foi et du retour de la fortune un moment disparue. Au point de vue terrestre, c'était une folie : d'abord parce que les « Trois-Épis, » site admirable, avec un air d'une pureté remarquable, entouré de

merveilleuses forêts,... n'avaient pas une goutte d'eau. Les auberges étaient obligées de faire monter d'en bas de l'eau potable à grands frais et même de donner quelquefois aux voyageurs de l'eau minérale pour se laver.

Or « les anges » avaient commandé à Bourcart de bâtir son chalet à cet endroit; malgré tous les obstacles, il obéit. Une fois le chalet construit, nouvelle apparition de l'Invisible : Tu perceras un puits dans le jardin, à tel endroit et de telle profondeur; Bourcart obéit et il est le seul dans le pays à avoir de l'eau. C'est alors qu'il va trouver les autorités et demande la concession de toutes les sources qu'il serait à même de trouver dans les environs. On lui donne, en riant, et en se moquant de lui, toutes les autorisations nécessaires, avec propriété garantie pour lui, de toutes les sources qu'il découvrirait dans cette contrée où les meilleurs ingénieurs avaient cherché de l'eau depuis plus de mille ans. Bourcart emporte ces autorisations et commence son travail. C'est à ce moment que j'ai eu l'honneur et le plaisir d'aller, pendant plusieurs années, passer mes vacances en sa compagnie, et participer à ses recherches.

J.-J. B. était un merveilleux baguettisant, d'abord : La baguette lui servait donc de premier renseignement : ensuite, c'était un ingénieur et un géologue remarquable : l'étude des coupes géologiques venait préciser les renseignements de la baguette. Enfin, c'était un envoyé de l'Invisible; il

avait à son service des forces ignorées de la plupart des mortels. Aussi, la stupéfaction fut-elle profonde quand il découvrit et mit à jour une première source d'un débit considérable, située à 2 kilomètres environ des « Trois-Épis. » Il dépense près de 20.000 francs pour faire les travaux nécessaires, la source coule au grand jour et, tout de suite, les ennemis du « Vieux Fou » se multiplient comme à plaisir. On lui fait toutes les niches possibles, à tel point que, écœuré, il veut tout envoyer promener et laisser les habitants des « Trois-Épis » continuer à s'abreuver d'eau minérale.

Mais l'Invisible veille. Oubliant les injures, il pardonne et accompagne son pardon d'un véritable geste d'initié: il donne gratuitement à la commune non pas une, mais plusieurs sources découvertes par lui et il rend la prospérité, comme jadis Moïse, à ce pays jusque-là desséché.

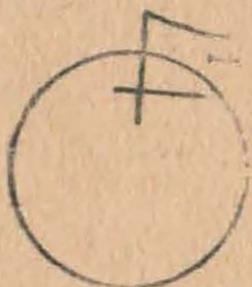
Parlerons-nous des épreuves qui attristèrent la fin de sa vie ?

Dirons-nous comment de mystérieuses matérialisations venaient renverser les creusets qui contenaient la précieuse matière des futures projections ?

Dirons-nous comment ce vieillard, incompris des vivants, vit son œuvre matérielle et le fruit de ses efforts disparaître presque entièrement dans une nouvelle tourmente ? Cela est son secret et celui des vengeurs d'un autre plan. Sur cette terre nous ne pouvons que prier pour les profanes et les ignorants et pardonner à ceux qui, ayant vu la lu-

mière, ne l'ont pas comprise. Tout ce qu'il nous est permis de dire, c'est qu'après sa désincarnation, survenue vers 1911, J.-J. B. est venu trouver son humble disciple et lui a donné des ordres; c'est en exécution de ces ordres, que j'écris avec piété la vie bien résumée de celui qui fut un véritable adepte dans ce séjour de ténèbres et d'épreuves. *Amen.*

PAPUS.





## LA HIÉRARCHIE DANS L'UNIVERS

---

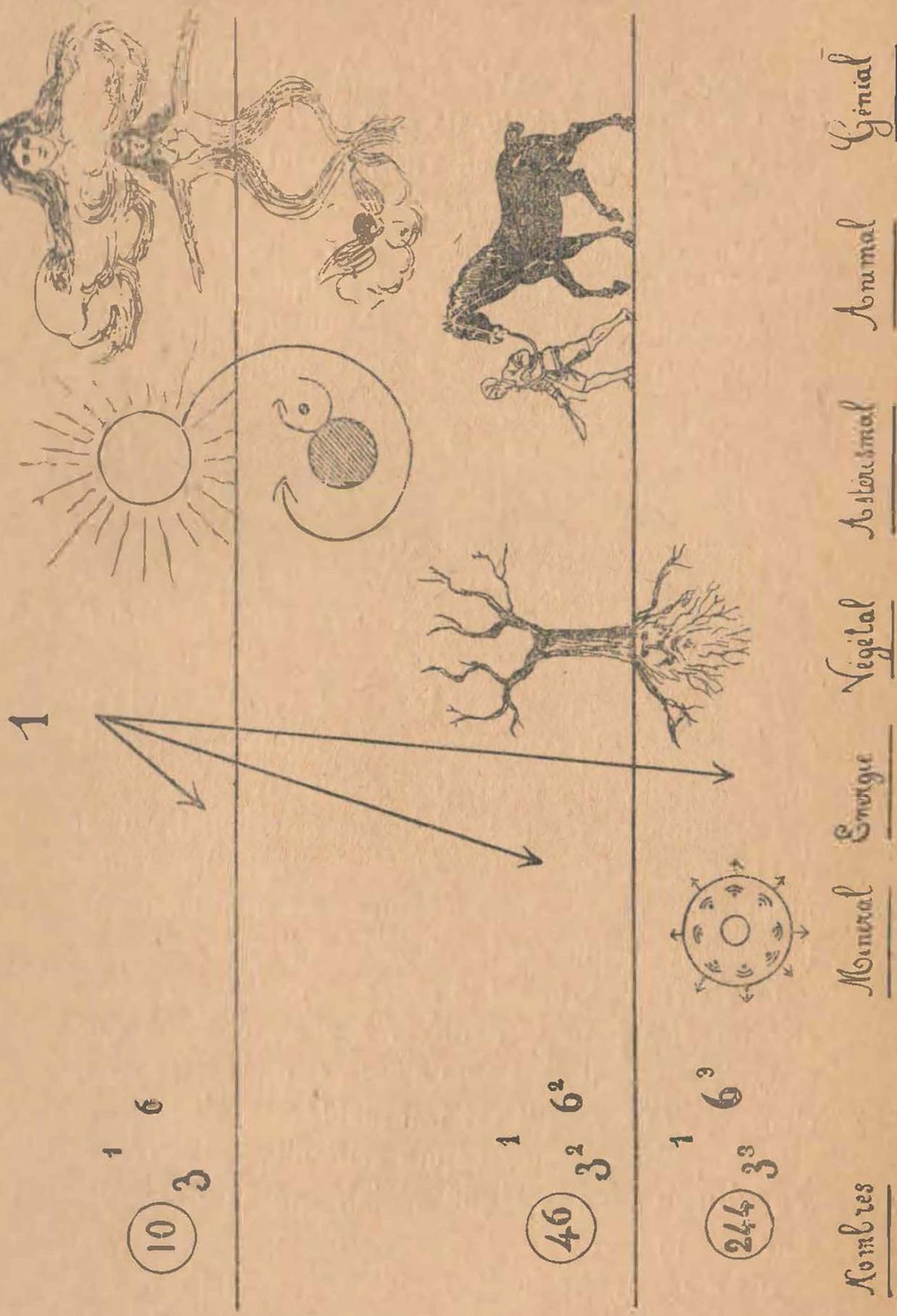
Jean-Jacques Bourcart, dans son ouvrage si remarquable *l'Esquisse du Tout Universel* (*esquisses du Tout Universel*, par Jacob, première édition, préface par J. H. D. (Dunan); deuxième édition, préface par Papus), a fait une analyse des plus intéressantes des forces-principes en action dans l'univers. Ce livre est surtout destiné aux initiés et demeure fermé pour les profanes. Nous avons toutefois résumé en un tableau la hiérarchie des êtres et des forces, telle que l'a exposée ce Rose-Croix. Nous allons développer de notre mieux les tableaux ainsi constitués.

Ce tableau est partagé en trois sections :

- 1° En bas, la section matérielle;
- 2° Au milieu, la section du plan vital;
- 3° En haut, la section du plan spirituel et divin.

On remarquera que les diverses forces prennent successivement leur origine dans divers plans. Le premier règne est le règne des nombres, comprenant le chiffre, la forme géométrique et le son; dans notre plan, nous ne donnons que le chiffre.

On remarquera que, dans la région supérieure, les chiffres sont simples; dans la région moyenne,



Nombres  
 Mineral  
 Emergent  
 Vegetal  
 Animal  
 Genial

ou astrale, ils sont élevés au carré et dans la région inférieure, ou matérielle, ils sont élevés au cube.

Dans notre monde, en effet, quand on veut enfermer un être physique, on est obligé de le placer dans un cube (chambre fermée ou prison). On enferme les êtres astraux dans des figures planes (le pentagramme, qui enferme Méphistophélès dans *Faust*) et on commande aux êtres spirituels par les nombres et les points.

Le deuxième règne est le règne minéral, dans lequel les éléments croissent de tous côtés, mais sans pouvoir bouger de place.

Le troisième règne est le règne des forces, forces spirituelles, forces astrales et forces physiques, formant l'origine de toute *énergie*.

Le quatrième règne est le règne végétal, qui est caractérisé par la croissance et le mouvement dans un seul sens, sans pouvoir se déplacer.

Le cinquième règne est le règne astérismal, ou astral; dans ce règne, les êtres se déplacent seulement quand un autre se déplace en même temps. La loi de ce règne est la loi de réciprocité.

Le sixième règne est le règne animal, dans lequel chaque être peut se déplacer à volonté, sans que son déplacement en influe d'autres, mais il ne peut changer sa forme qui est immuable.

Le septième règne, connu seulement des écoles d'occultisme, est le règne génial, que Bourcart définit ainsi :

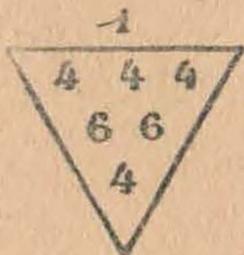
« Le règne génial (génie élémentaire, génie cor-

porel, génie puissant, génie esprit, génie ange, génie chérubin, génie archange) est la création formée par l'association d'êtres inférieurs, indépendants l'un de l'autre, sous l'impulsion d'une volonté qui les dirige.

« Le Génie (ou faux dieu) est un être créé, il est chargé de veiller sur d'autres êtres inférieurs à lui, plus ou moins indépendants, et de les gouverner en faisant en quelque sorte sa chair *spirituelle*. »

Nous conseillons la lecture et l'étude de ce livre à tout étudiant sérieux ; c'est l'introduction réelle aux études élevées de l'occultisme.

PAPUS.





## LES CURIOSITÉS DE L'OCCULTE

---

*La Conjuración des éléments  
et le culte de la pluie et de l'eau.*

Nous savons que dans l'Europe moderne on portait en procession les châsses ou les images des saints ; on ordonnait aussi des prières solennelles pour ramener le beau temps ou la pluie, et cela presque toujours avec succès. Malgré les savantes critiques de Dupuis, les résultats obtenus n'étaient pas moins éclatants. « Nos prêtres, dit cet auteur, qui, par rivalité de métier, excommunient les magiciens, font au nom de leur Dieu les mêmes promesses, et ont des formules de prières contre la grêle, contre la sécheresse, contre la pluie, contre les épidémies, et disent des messes pour faire retrouver ce que l'on a perdu (1). »

Oui, n'en déplaise à nos modernes tueurs de croyances, l'invisible obéit à la foule, qui, en communion d'idée, implore son secours pour conjurer non seulement les pires calamités produites par les éléments déchaînés, mais encore contre les fléaux de toute nature : pluie de sauterelles, épidémies, envahissement par les chenilles, etc.

(1) Dupuis, *Origine de tous les cultes*.

Depuis longtemps on conjure les chenilles et les sauterelles, et les pratiques qui subsistent encore aujourd'hui dans nos campagnes ne sont autres que des travestissements des cérémonies religieuses du temps passé ; d'ailleurs, l'Église possédait un rituel à cet usage, ce que prouve la citation suivante :

« Vingt-huit juin 1682, comme grand-vicaire, je permets d'adjurer les sauterelles au cartier de Cabestan, à la réquisition de MM. les Conseuls. Elles estoient en si grande quantité que jamais homme vivant n'en avait veu une telle et rongéant bled, foins et legumes. »

Ainsi s'exprime, dans son *Livre de raison*, M. Jean Gaspar de Grasse, chanoine de Cavillon et protonotaire apostolique ; à la même page on lit la relation d'une épizootie :

« Vingt-neuf juin : Procession de tous les corps de ville et religieux, avec bénédiction du Saint-Sacrement. Passant la porte Saint-Michel, bénédiction des bestiaux malades d'une estrange maladie, boutons à la langue. Remède : On racle les boutons avec un escu d'argent, puis on lave avec vinaigre et sel. »

Voici d'autre part, ce que nous dit la théologie catholique sur les contradictions apparentes qui peuvent exister au sujet des prières conjuratoires adressées à la divinité :

« Lorsque deux hommes demandent en même temps et dans le même lieu deux choses contraires, que l'un prie pour avoir de la pluie, l'autre du so-

leil, il semble, en effet, que, pour les exaucer en même temps tous les deux, il faut plus qu'un art divin. Mais c'est encore une pure illusion, qui trompe ceux qui s'en tiennent aux apparences sans se donner la peine de voir la réalité de plus près. La vérité est que ces deux prières, non seulement peuvent être exaucées, mais le sont en effet : chacune d'elles demande la réalisation de certaines conditions corporelles et temporelles nécessaires pour que le royaume de Dieu prospère. Cette prière est infailliblement exaucée, car cette réalisation est dans le plan divin, elle est prédéterminée ; et de ce que les deux prières demandent des choses différentes, de ce qu'elles ont l'air de se contredire, cela ne change rien au fond de la question. Les deux suppliants demandent la même chose, chacun, sans doute, comme il l'entend, comme cela lui paraît utile et convenable ; chacun prend naturellement en soi la connaissance ou plutôt l'opinion de ce qui devrait être spécialement accordé et du moment où devrait être réalisé ce qui fait le fond et le sommaire essentiel de sa prière ; chacun voit d'abord comme souhaitable, et par conséquent comme digne d'être demandé, ce qui lui paraît, à lui, dans son cercle, nécessaire pour le succès de l'unique nécessaire. Chacun est en cela dans son droit, tout comme il est du devoir de chacun de faire, et de faire d'abord uniquement, le bien qui est dans sa sphère, qui dépend de sa position, qui est en son pouvoir et proportionné à ses facultés.

Il est sans doute vrai, il n'y a pas grande sagesse à le reconnaître, que le temps ne peut être simultanément et dans le même lieu chaud et sec, pluvieux et froid. Mais ce n'est pas la question, on demande le soleil et la pluie non pour eux-mêmes, mais en vue d'un troisième terme, qui est la bénédiction des fruits, l'accroissement des moyens de subsistance que fournit la terre, bénédiction qui peut être accordée de l'une et de l'autre façon, si bien que les deux suppliants peuvent être exaucés en même temps, quelques contradictoires que paraissent leurs prières. »

Chez les Hébreux, nous voyons le prophète Samuel affrontant le roi Saül et conjurant la foudre et la pluie. Saül a prouvé, par une victoire, qu'il n'est pas indigne du trône ; et, de l'aveu de Samuel, son élection a été confirmée par toutes les tribus d'Israël. Jaloux de son propre ouvrage, et convaincu douloureusement de la nécessité de se renfermer désormais dans les limites du pouvoir sacerdotal, Samuel assemble les Hébreux ; il leur reproche leur ingratitude ; et, pour prouver l'énormité du crime qu'ils ont commis en demandant un roi, lorsqu'ils vivaient sous le gouvernement de Dieu, il annonce que, bien que l'on ne soit point dans la saison des orages, il va prier le Seigneur, et le Seigneur fera gronder son tonnerre et verser sur les moissons qu'ils doivent couper en ce jour même une pluie abondante. A l'instant, Dieu l'exauce ; et tout le peuple implore la clémence de Dieu et de son prophète.

16. Or, maintenant arrêtez-vous, et voyez cette grande chose que l'Éternel va faire devant vos yeux.

17. N'est-ce pas aujourd'hui la moisson des blés ? Je crierai à l'Éternel, et il fera tonner et pleuvoir, afin que vous sachiez et que vous voyiez combien le mal que vous avez fait, en la présence de l'Éternel, est grand, d'avoir demandé un roi pour vous.

18. Alors Samuel cria à l'Éternel, et l'Éternel fit tonner et pleuvoir en ce jour-là ; et tout le peuple craignit fort l'Éternel et Samuel.

Après sept jours de marche dans le désert, l'armée de Joram et de Josaphat était sur le point de périr de soif, au bord d'un torrent desséché : « Creusez des puits nombreux dans le lit du torrent, dit aux rois de Judas et d'Israël le prophète Elisée ; sans que vous ayez senti le vent, sans que vous voyiez de pluie, l'eau va bientôt les remplir » ; et le lendemain, avant le point du jour, les pluies qui tombaient dans l'Idumée supérieure, à trois journées de chemin, avaient rempli les puits et le torrent.

Une longue sécheresse désole la terre. Elie est envoyé par le Seigneur vers Achab, pour lui annoncer la pluie si vivement désirée ; par un miracle, il obtient du roi, ou plutôt du peuple, le pouvoir d'immoler à la vengeance de son Dieu les prophètes de Baal. Alors il promet affirmativement le phénomène, de l'attente duquel il a tiré ce sanglant avantage ; et, impatient de voir la nature remplir sa promesse, il envoie jusqu'à sept fois son serviteur observer du côté de la mer si, à l'horizon encore dégagé de vapeur, s'élève le signe précurseur de la pluie. Le

aligne se montre enfin ; et le ciel, obscurci tout à coup, verse des torrents de pluie avant que l'imprudent qui s'est fié à la sérénité du jour ait eu le temps de regagner le plus prochain asile.

Pausanias nous dit : « Quand la sécheresse avait duré longtemps en Arcadie, le prêtre de Jupiter Lycéen, adressait des prières et offrait un sacrifice à la fontaine *Hagno* ; puis, avec une branche de chêne, touchait la surface de l'eau. Soudain s'en élevait une vapeur, un brouillard, un nuage, qui ne tardait pas à se résoudre en une pluie abondante (1). »

Les Grecs sacrifiaient aussi un taureau à Neptune, dieu des mers, et une brebis à la tempête. On invoque le serpent fétiche dans les pluies abondantes et dans les sécheresses extrêmes, pour obtenir de belles récoltes et pour faire cesser les maladies des bestiaux. Les Romains, dans un temps de peste, n'envoyèrent-ils pas chercher le serpent d'Épidaure ? On lui bâtit un temple dans l'île du Tibre. Plutarque dit : « Après que l'agriculteur a employé tous les moyens qui sont en lui pour remédier aux inconvénients de la sécheresse, du froid et de la chaleur, alors il s'adresse aux dieux pour obtenir les secours qui ne sont pas au pouvoir de l'homme, tels qu'une rosée, une chaleur douce, un vent modéré, etc. »

Les prêtres de Samothrace promettaient, à ceux qui se faisaient initier à leurs mystères, des vents favorables et une heureuse navigation.

Empédocle et Jamblique ne faisaient que répéter

(1) Salvorte, *Des Sciences occultes*, 1856.

le langage des temples, quand l'un, dans ses vers, se vantait d'enseigner l'art d'enchaîner et de déchaîner les vents, d'exciter la tempête et de rendre au ciel la sérénité ; quand l'autre attribuait à Abaris et à Pythagore une puissance non moins étendue (1).

Chez les Romains, lorsqu'une nuée paraissait disposée à se résoudre en grêle, on immolait un agneau, ou, par quelque incision à un doigt, on en faisait sortir du sang, dont la vapeur, montant jusqu'à la nuée, l'écartait ou la dissipait entièrement.

Les druidesses de l'île de Séna avaient le don de soulever ou d'apaiser les flots et les vents (2).

Il y avait chez les Gaulois, dit Collin de Plancy, une herbe consacrée à Belenus (*Belinuncia*), dont ils employaient le suc pour empoisonner leurs flèches ; ils lui attribuaient la vertu de faire tomber la pluie. Lorsque le pays était affligé d'une sécheresse, on cueillait cette herbe sacrée avec de grandes cérémonies. Les femmes des druides choisissaient une jeune vierge, qui déposait ses vêtements et marchait toute nue à la tête des autres femmes, cherchant l'herbe divine ; quand elle l'avait trouvée, elle la déracinait avec le petit doigt de la main droite ; en même temps ses compagnes coupaient des branches d'arbres, et les portaient à la main en la suivant jusqu'au bord d'une rivière voisine ; là, on plongeait dans l'eau l'herbe sacrée, on y trempait aussi les branches que l'on secouait sur le visage de la

(1) Jamblique, *Vie de Pythagore*.

(2) Pomponius Mela.

jeune fille. Après cette cérémonie, chacun se retirait en sa maison; seulement la jeune vierge était obligée de faire à reculons le reste du chemin. Une vierge pouvait arrêter la grêle en mettant trois grains dans son sein.

Au iv<sup>e</sup> siècle, Constantinople, encombrée d'une population immense, souffrait de la disette; les vaisseaux chargés de blé s'arrêtaient à l'entrée du détroit; ils ne pouvaient le franchir que par le vent du sud, et ce vent propice se faisait encore attendre. Jaloux de la faveur dont jouissait près de Constantin le philosophe Sopater, les courtisans l'accusent d'avoir *enchaîné le vent* et causé la famine, et l'empereur l'envoie au supplice.

Aux viii<sup>e</sup> et ix<sup>e</sup> siècles, Charlemagne proscriit les magiciens ou *tempestarii*, qui provoquent les orages, les tempêtes et la chute de la grêle (1).

Les Fino-Ougriens et leurs congénères de l'Oural et de l'Altaï nous offrent maints exemples du culte des eaux. Les Lapons, les Finlandais, les Esthoniens vénéraient les fleuves et les lacs, et beaucoup d'entre eux portent encore le nom de *Pyhajarvi*, ou lac sacré, *Pyhejoki*, fleuve sacré, *Pyhavesi*, eau sainte (2).

Delancre dit que les sorciers finnois vendent les vents dans des outres aux navigateurs, lesquels se dirigent alors comme ils veulent. Mais, un jour, un maladroit, qui ne savait ce que contenaient ces outres,

(1) *De auguriis et aliis maliciis... Capitul.*

(2) G. de Rialle, *Mythologie comparée.*

les ayant crevées, il en sortit une si furieuse tempête que le vaisseau y périt.

Olaüs Magnus dit que certains de ces sorciers vendaient aux navigateurs trois nœuds magiques serrés avec une courroie. En dénouant le premier de ces nœuds, on avait des vents doux et favorables; le second en élevait de plus véhéments; le troisième excitait les plus furieux ouragans. (*Des vents venaux.*)

En Esthonie, un certain ruisseau du nom de *Wohbanda* était l'objet d'une adoration exceptionnelle; il coule non loin de Dorpat et se jette dans le lac de Peïpus; il s'appelait autrefois *Pöha Jogge* (le *Pyhä Joki*, de Finlande), fleuve sacré, et quiconque avait commis le sacrilège de couper un arbre ou même d'arracher une branche sur ses bords devait, dans la pensée des Esthoniens, périr dans le courant de l'année. On avait bien soin de nettoyer son lit et le bassin de sa source, car on croyait qu'une tempête éclatait inmanquablement si quelque objet impur venait à souiller cette eau sacro-sainte. On rapporte qu'un Allemand osa bâtir un moulin sur ce ruisseau, mais qu'un temps détestable s'étant produit et prolongé, les paysans s'empressèrent d'incendier le moulin de l'impie. On dit même qu'on sacrifia au *Wôhhand*a non seulement des animaux, mais encore de jeunes enfants. A propos du culte des Esthoniens, pour un certain lac *Eim*, Jacob Grimm raconte la légende suivante: « Le lac *Eim* n'était pas autrefois à la place qu'il occupe aujourd'hui; il s'étendait dans une région habitée

par des hommes méchants et sauvages qui ne cultivent point les champs que le lac arrosait et rendait fertiles et qui ensanglantaient ses ondes pures de leurs crimes. Aussi, un soir, le lac rassembla tous ses poissons et s'éleva dans les airs ; les riverains de dire alors : « l'Eim est parti, emparons-nous des poissons et des trésors qu'il a dû laisser dans son lit. » Mais ils ne trouvèrent plus que des serpents et des crapauds qui les suivirent jusque dans leurs demeures. Pendant ce temps, le lac montait toujours, et bientôt on ne le prit plus que pour un nuage blanc ou pour un cygne. Toute la nuit, il courut dans l'atmosphère, et le matin seulement il se rapprocha du sol. Bien accueilli par les gens du pays, il consentit à redescendre au milieu d'eux et à féconder leurs terres. On lui prépara un lit ample et paisible ; on planta des arbres sur ses rives pour rafraîchir ses ondes ; en récompense il rendit toute la contrée fertile et verdoyante, et tout le monde se réjouit fort. »

Les Ostiakes, les Samoyèdes, les Tongouses, de nombreuses peuplades finnoises, mongoles et turques rendent un culte aux sources, aux rivières, à la mer et aux lacs et leur font de temps en temps des offrandes. Les Votiakes sacrifient une chèvre ou un coq ; les Ostiakes et les Samoyèdes précipitent un renne, avec une pierre au cou, dans l'Obi. Quand les poissons de ce fleuve deviennent rares, des Tatars sibériens ont soin de jeter dans l'eau avant le repas un mets qu'ils appellent *Takan* ; les

Bouriates ont un lac sacré ainsi que les Bachkirs (1).

Enfin les Eskimaux, d'origine asiatique, à peine sortis de la période du fétichisme, ont conservé, dans leurs légendes sur les Inue, bien des traits qui se rapportent au culte primitif de la mer et des eaux. Les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord font fréquemment des sacrifices propitiatoires aux lacs et aux rivières; ainsi, en traversant les rapides des grands fleuves, ils ne manquent pas de livrer aux ondes écumantes, du tabac, de la venaison, de menus objets, jusqu'à des objets de parure; ils précipitent un chien dans les flots.

Les Cafres ne traversent pas une rivière sans lui en demander la permission ou sans lui offrir un caillou après l'avoir passée. Les tribus riveraines ne manquent pas de sacrifier un bœuf à la rivière, en cas de sécheresse ou d'épidémie, signe infallible de sa colère. Sur la côte orientale, les Ouanikas vénèrent les fontaines; dans le royaume d'Akkra Waitz, Lubbock raconte qu'un jour dans cette contrée il assista au sacrifice d'un mouton en l'honneur d'un certain étang dans lequel on jeta aussi quelques vases; les naturels lui dirent que cet étang était le messenger de toutes les rivières du pays et qu'il leur porterait ces pots pour leur acheter de l'eau qu'il verserait ensuite sur leurs champs. Au Dahomey, le fleuve Wohidah est également sacré. Presque tous les nègres de la côte de Guinée adorent la mer.

(1) G. de Fialle, *Mythologie comparée*.

Au xvii<sup>e</sup> siècle, un voyageur fut témoin à Whydah d'une cérémonie tout à fait curieuse : Après une tempête, comme le mauvais temps menaçait de se prolonger indéfiniment, les Cabocères s'en plaignirent au roi, qui, le lendemain, envoya son grand prêtre sur le bord de la mer. Celui-ci avait fait apporter une cruche d'huile de palme, une cruche de bière, une bouteille d'eau-de-vie, du riz, du millet, des étoffes et d'autres objets : il commença par adresser à l'Océan mille compliments de la part du roi ; il lui dit que le roi était son ami, mais qu'il avait besoin que les hommes blancs vinssent et puissent débarquer toutes les belles choses qu'ils apportaient, qu'il fallait donc qu'il calmât ses flots, et comme on pensait qu'il pouvait désirer de l'huile, de la bière et de l'eau-de vie, ainsi que d'autres objets, on les lui offrait. Et le féticheur lança à la mer tout ce qu'il avait fait apporter. Vers cette époque la mer occupait le troisième rang de la triade divine de la religion de Whydah, après les serpents et les arbres. Il en est encore de même, paraît-il, et cette religion s'étend par tout le Dahomey. La mer est appelée Hu, et son grand féticheur porte le nom de Huno ; il réside à Whydah, où il mène un train royal avec ses cinq cents femmes. A certaines époques, il se rend sur le rivage, fait des offrandes à la mer, du genre de celles que l'on faisait il y a deux siècles, et la prie de ne pas être trop tempétueuse. De temps en temps, le roi du Dahomey expédiait de sa capitale, Abomey, un homme destiné à être sacrifié à

l'Océan. On le portait dans un hamac, vêtu comme un cabocère, avec tous les honneurs, la chaise et le parasol, dus à cette qualité. On l'embarquait ensuite dans un canot et, à quelque distance de la côte, on le jetait à l'eau où les requins le happaient immédiatement.

Les Cafres paraissent avoir aussi un culte pour un génie ou dieu, pour un esprit des eaux, *Icanti*, auquel on fait des sacrifices ; mais, en ce cas, on ne brûle point les parties réservées au dieu, on les jette à la rivière ; la colère de certains êtres qui paraissent habiter dans les fleuves est, selon les Cafres, une cause fréquente de maladie. Certains sorciers Cafres ont, selon leurs compatriotes, le pouvoir d'assembler les nuages pendant la sécheresse et de faire pleuvoir. On conçoit l'importance de cette fonction chez un peuple pasteur et éleveur de bétail pour qui la fraîcheur et l'abondance des pâturages sont d'une importance considérable. La cérémonie consiste principalement en un sacrifice au Grand Esprit accompagné de nombreuses cérémonies. Tantôt c'est la malveillance de celui-ci ou de celui-là, tantôt la colère des mânes, qui retient la pluie. La désignation des individus qui ont ce pouvoir est une arme formidable entre les mains de ces derniers, et fréquemment les missionnaires ont été l'objet des malédictions de ces sorciers ; en cas d'insuccès dans leurs opérations, leur malice s'attaque souvent à quelque personne de la tribu ; le sort de celle-ci est bientôt décidé ; saisie et liée, elle est

blen vite noyée dans le prochain cours d'eau ; mais aussi, au cas où le magicien ne réussit pas, il peut devenir la victime de ses sectateurs, et être à son tour jeté à l'eau. Chez la plupart des peuples, le culte de la pluie, très souvent rattaché à celui de l'eau, en dépend également dans bien des cas, et, quant à l'adoration des vents, on ne peut raisonnablement pas la distinguer de celle du ciel. Toutefois, chez les nègres du Congo, le souffle de la tempête, le vent de l'orage est considéré comme un être vivant, la monture de Boungie. Cette personnalité du vent est également acceptée par quelques peuples de l'Amérique du Sud, comme les Payaguas, qui, lorsque la tempête renverse leurs huttes, se jettent au-devant d'elle en brandissant des tisons enflammés ou en donnant de grands coups de poings en l'air.

A Quimper, les femmes qui ont leur mari en mer, vont balayer la chapelle la plus voisine et en jeter la poussière en l'air ; cette cérémonie doit procurer un vent favorable à leur retour.

Dans le Bourbonnais, le vent qui souffle au moment de la messe des Rameaux, sera celui qui dominera pendant toute l'année.

Le *Gioernica-Verdur* des Islandais a le pouvoir magique d'exciter des orages et des tempêtes, et de faire périr des barques et des bâtiments en mer. Cette idée superstitieuse, dit Collin de Plancy (1), appartient autant à la magie moderne qu'à l'an-

(1) *Dictionnaire Infernal*.

cienne ; les ustensiles que les initiés emploient sont très simples ; par exemple, une bajoue de tête de poisson sur laquelle ils peignent ou gravent différents caractères magiques, entre autres, la tête du dieu Thor, dont ils ont emprunté cette espèce de magie. » Le grand art consistait à n'employer qu'un ou deux caractères, et tout leur secret était que les mots *thor*, *hafot* ou *hafut* pussent être lus devant eux ou en leur absence sans être compris de ceux qui n'étaient pas admis à la connaissance de ces mystères.

Goulart, dans son *Thrésor des histoires admirables*, dit : « Les procès des sorciers et sorcières faisant esmouvoir par leurs sorcelleries divers orages et tempestes, proposent infinis estranges exemples de ceci... J'ai ouï assurer à personnage digne de foi que quelques sorciers de Danemarc firent un charme terrible pour empescher que la princesse de Danemarc ne fust menée par mer au roy d'Escosse, à qui elle estoit fiancée, tellement que la flotte qui la conduisoit fut plusieurs fois en danger de naufrage, et poussée loin de sa route, où force lui fut d'attendre commodité d'une autre navigation. Que, ceste conjuration finalement descouverte, l'on fit justice des sorciers, lesquels déclarèrent les malins esprits leur avoir confessé que la piété de la princesse et de quelques bons personnages qui l'accompagnoyent, par l'invocation ardente et continuelle du nom de Dieu, avoit rendu vains tous leurs efforts. »

« Les Biarmes (1), peuples septentrionaux fort

(1) L. Du Vair, *Trois livres des charmes sorcelages*.

voisins du pôle arctique, estans un jour tout prêts de combattre contre un très puissant roy nommé Regner, commencèrent à s'adresser au ciel avec beaux carmes enchantez et firent tant qu'ils sollicitèrent les nues à les secourir et les contraignirent jusqu'à verser une grande violence et quantité de pluie qu'ils firent venir tout à coup sur leurs ennemis. Quand est de commander aux orages et aux vents, Olaüs affirme que Henry, roy de Suece, qui avait le bruit d'être le premier de son temps en l'art magique, estoit si familier avec les démons et les avait tellement à son commandement, que, de quelque costé qu'il tournast son chapeau, tout aussitots le vent qu'il désiroit venait à souffler et halener de cette part là, et pour cet effet son chapeau fut nommé de tous ceux de la contrée le *chappeau ven-  
leux.* »

D'après Dom Calmet (*Traité sur les apparitions des esprits*), « Spranger, *In mallio maleficorum*, raconte qu'en Souabe un paysan avec sa petite fille, âgée d'environ huit ans, étant allé visiter ses champs, se plaignait de la sécheresse, en disant : « Hélas, Dieu nous donnera t-il de la pluie ! » La petite fille lui dit Incontinent qu'elle lui en feroit venir quand il voudroit. Il répondit : « Et qui t'a enseigné ce secret ? — C'est ma mère, dit-elle, qui m'a fort défendu de le dire à personne. — Et comment a-t-elle fait pour te donner ce pouvoir ? — Elle m'a menée à un maître, qui vient à moi autant de fois que je l'appelle. — Et as-tu vu ce maître ? — Oui, dit-elle, j'ai vu entrer des

hommes chez ma mère, à l'un desquels elle m'a vouée. » Après ce dialogue, le père lui demanda comment elle feroit pour faire pleuvoir seulement sur son champ. Elle demanda un peu d'eau ; il la mena à un ruisseau voisin, et, la fille ayant nommé l'eau au nom de celui auquel sa mère l'avait vouée, aussitôt on vit tomber sur le champ une pluie abondante. Le père, convaincu que sa femme était sorcière, l'accusa devant les juges, qui la condamnèrent au feu. La fille fut baptisée et vouée à Dieu ; mais elle perdit alors le pouvoir de faire pleuvoir à sa volonté. »

Goulart, citant Jovianus Pontanus, à propos des superstitions damnables de quelques Napolitains qui ajoutent foi aux sorciers : « Aucuns des habitans et assiégés dans la ville de Suesse sortirent de nuict et trompèrent les corps de garde, puis traversèrent les plus rudes montagnes, et gagnèrent finalement le bord de la mer. Ils portoyent, quant à eux, un crucifix, contre lequel ils prononcèrent un certain charme exécrationnel, puis se jettèrent dedans la mer, prians que la tempeste troublats ciel et terre. Au mesme temps, quelques prestres de la mesme ville, désireux de s'accommoder aux sorcelleries des soldats, en inventèrent une autre, espérant attirer la pluye par tel moyen. Ils apportèrent un asne aux portes de leur église, et lui chantèrent un *requiem*, comme à quelque personne qui eust rendu l'âme. Après cela, ils lui fourrèrent en la gueule une hostie consacrée, et après avoir fait maint service autour de cet asne, finalement l'enterrèrent tout vif aux portes de leur

dite église. A peine avoyent-ils achevé leur sorcellerie que l'air commença à se troubler; la mer à estre agitée, le plein jour à s'obscurcir, le ciel à s'éclairer, le tonnerre à esbranler tout : le tourbillon des vents arrachoit les arbres et remplissoit l'air de cailloux et d'esclats volans des rochers; une telle ravine d'eau survint, et de la pluye en si grande abondance que non seulement les cisternes de Suesse furent remplies, mais aussi les monts et rochers fendus de chaleur servoyent lors de canal aux torrens. Le roy de Naples qui n'esperoit prendre la ville que par faute d'eau, se voyant ainsi frustré, leva le siège et s'en revint trouver son armée à Savonne. »

Bodin (1) dit que « la coustume de traîner les images et crucifix en la rivière pour avoir de la pluye se pratique en Gascongne, et l'ay veu (dit-il) faire à Thoulouse en plein jour par les petits enfans devant tout le peuple. qui appellent cela la tirmasse. Et se trouva quelqu'un qui jetta toutes les images dedans les puits du salin l'an 1557. Lors la pluye tomba en abondance. C'est une signalée meschanceté qu'on passe par souffrance et une doctrine de quelques sorciers de ce païs la qui ont enseigné ceste impiété au pauvre peuple. »

En Chine, un empereur a fait un ouvrage sur l'agriculture dans lequel il emploie trois chapitres à entretenir ses peuples de ce qu'on doit faire pour détourner ces coups du ciel qui broient et enterrent

(1) *Démonomanie*, liv. II, ch. VIII.

les moissons. L'empereur Tchoam-Hong avait près de lui un bonze qui commandait au vent et à la pluie

Le Tchen-Yu, chef des Tartares, rassemblait son peuple auprès d'un bois, et là ils sacrifiaient au dieu tutélaire des champs et des grains, en tournant autour du bois. Tham-Tcoùm, après une longue sécheresse, fait des sacrifices pour obtenir la pluie.

Chez tous les peuples nous retrouvons les traces d'un culte de l'eau ou de la pluie se rattachant à celui des éléments en général. En France, comme partout, ces traditions sont encore vivaces; nous citerons quelques exemples confirmant notre dire, et nous terminerons cette monographie par quelques notes sur le culte de la pluie chez les Incas, les Mexicains et dans l'Inde antique.

Pérot, dans son *Folk-lore Bourbonnais*, nous dit : « Certains curés sont *bons pour la grêle*, beaucoup ne le sont pas. Dans la montagne les habitants sont certains que le curé peut à son gré détourner les orages de grêle, ou les laisser se produire; les jeunes prêtres ne sont pas assez savants pour connaître ces secrets, c'est pourquoi ils préfèrent des prêtres âgés. »

Aux Pierres-Courtines, mégalithes du Mayet-de-Montagne (Allier), il n'y grêle jamais, à cause des nombreux bassins qui ont été creusés sur ces pierres, et qui gardent l'eau, même dans les grandes sécheresses, et aussi parce que le sang humain a coulé sur ces rochers. C'est le père Jean, proprié-

taire aux Courtines, qui l'affirme, car ses grands-parents le lui ont aussi affirmé ; ce sont, dit-il, les goôlouets qui ont remué ces pierres, creusé ces canaux et ces bassins, qui coupent les *miages d'aurisses* (nuages d'orage).

Les gens d'Agonges avaient fouetté une vieille vierge en bois de leur église, laquelle revenait elle-même reprendre sa place sur l'autel où l'on avait mis une vierge neuve. Après ce sacrilège, la vieille Bonne-Dame avait disparu et, pendant sept ans, la commune fut ravagée par la grêle, chaque année ; ces malheureux imputèrent ce fléau à cette action. Ils se mirent à la recherche de leur ancienne Madone, et ils la découvrirent dans une grotte à Paray-sous-Briailles, à plus de quinze lieues d'Agonges. Ils résolurent de la ramener sur l'autel de leur église ; ils firent le voyage à jeun et pieds nus, et rapportèrent triomphalement la statue. Depuis ce temps, la grêle n'a plus été un fléau, et Agonges est épargné.

En manière de conjuration contre la foudre, dans ces pays, à chaque éclair, beaucoup de personnes se signent ; d'autres allument le cierge béni, aspergent leur maison avec de l'eau bénite ; ailleurs se dit cette oraison :

*« Christus rex gloriæ venit in pace. Deus homo factus est. et verbum caro factus est. Christus regnat, Christus imperat ; ab omni malo nos defendat. Amen. »*

Saint Abdon est invoqué dans tout le Bourbonnais pour être préservé de l'orage : « Saint Abdon,

souffre pour nous le tonnerre, et que nous en soyons délivrés. »

Une prière contre le tonnerre qui est très commune en France est celle-ci : « Sainte Barbe, Sainte Fleur, la vraie croix de Notre-Seigneur ; partout où cette oraison se dira, jamais le tonnerre ne tombera. »

Partout il est des cloches qui ont une grande réputation pour préserver les paroisses qui les possèdent des effets de l'orage : à Chantelle, le Taureau-de-Saint-Vincent, et qui sert de timbre aujourd'hui à l'horloge de la ville, jouissait d'une grande vertu dans la contrée ; il suffisait de l'entendre *brâmer* pour que l'endroit où on l'entendait pendant l'orage soit préservé de la grêle et de la foudre. Il en est de même pour la vieille campane de Montmorillon, encore accrochée aux flancs de la tour ruinée du château ; ses tintements argentins chassaient les orages dans ces régions. Telle cloche est bien meilleure qu'une autre, et si une paroisse est indemne des orages, c'est que sa cloche est bonne ; et, dans beaucoup de paroisses encore le sacristain, malgré les arrêtés préfectoraux, sonne les cloches en temps d'orage.

Les paysans n'attribuent aux cloches la vertu de conjurer les orages que par une qualité miraculeuse. C'est une croyance autorisée par le rituel. Voici une des oraisons qu'on récite en baptisant la cloche :

« Faites, Seigneur, que le son de cette cloche appelle les fidèles au sein de l'Eglise notre mère et aux récompenses éternelles ; qu'il repousse au loin les

embûches de notre ennemi, les ravages de la grêle et l'impétuosité des tempêtes ; que votre main puissante impose silence aux ouragans ; qu'ils tremblent au son de cette cloche et qu'ils fuient à la vue de cette croix gravée sur ses contours. »

Dans certains pays on est à l'abri de toute atteinte des orages en portant avec soi un morceau de la corde attachée à la cloche au moment de son baptême.

Goulart, que nous citons plus haut, dit : « J'ai ouï raconter plusieurs fois, à un bon et docte personnage, qu'estant jeune escholier à Thoulouse il fut par deux fois voyager ès monts Pyrénées. Qu'en ces deux voyages il advint et vid ce qui s'ensuit. En une croupe fort haute et spacieuse de ces monts, se trouve une forme d'autel fort antique, sur quelques pierres duquel sont gravez certains caractères de forme estrange. Autour et non loin de cet autel se trouvèrent lors d'iceux voyages des pastres et rustiques, lesquels exhortèrent et prièrent ce personnage et plusieurs autres tant escholiers que de diverses conditions, de ne toucher nullement cet autel. Enquis pourquoy ils faisoient cette instance, respondirent qu'il n'importoit d'en approcher pour le voir et regarder de près tant que l'on voudroit : mais de l'attouchement s'ensuivoient merveilleux changements en l'air. Il faisoit fort beau en tous les deux voyages. Mais au premier se trouva un moine en la compagnie, qui, se riant de l'avertissement de ces pastres, dit qu'il vouloit essayer que c'estoit de

cest enchantement ; et tandis que les autres amusoient ces rustiques, approche de l'autel et le touche comme il voulut.

Soudain le ciel s'obscurcit, les tonnerres grondent : le moine et tous les autres gagnent au pied, mais, avant qu'ils eussent atteint le bas de la montagne, après plusieurs éclats de foudre et d'orages effroyables, ils furent mouillés jusqu'à la peau, poursuivis au reste par les pastres à coups de cailloux et de frondes. Au second voyage le mesme fut attenté par un escholier avec mesmes effects de foudres, orages et ravines d'eaux les plus estranges qu'il est possible de penser. »

Grégoire de Tours, cité par Collin de Plancy, rapporte que dans le Gévaudan il y avait une montagne appelée Hélanie, au pied de laquelle était un grand lac ; à certaines époques de l'année, les villageois s'y rendaient de toutes parts pour y faire des festins, offrir des sacrifices et jeter dans le lac, pendant trois jours, une infinité d'offrandes de toute espèce. Quand ce temps était expiré, un orage mêlé d'éclairs et de tonnerre s'élevait ; il était suivi d'un déluge d'eau et de pierres, qui faisait que chacun désespérait d'en échapper. Ces scènes durèrent jusqu'à la fin du iv<sup>e</sup> siècle, qu'un évêque fit bâtir dans ce lieu une église à saint Hilaire, dont les reliques eurent la vertu de détruire le prestige.

Cent ans avant Jésus-Christ, il y avait aussi à Toulouse un lac célèbre consacré au dieu du Jour, et dans lequel les Tectosages jetaient en offrandes

de l'or, de l'argent en profusion, tant en lingots et monnayé, que mis en œuvres et façonné comme des meules d'argent massif (1).

Le Mont Pilate en Suisse, au sommet duquel est un lac ou étang dont on a compté beaucoup de fables. On disait que Pilate s'y était jeté, que les diables y paraissaient souvent, que Pilate, en robe de juge, s'y faisait voir tous les ans une fois, et que celui qui avait le malheur d'avoir cette vision mourait dans l'année. De plus, il passait pour certain que, quand on jetait quelque chose dans ce lac, cette imprudence excitait des tempêtes terribles qui causaient de grands ravages dans le pays; ensuite que, même au xvi<sup>e</sup> siècle, on ne pouvait monter sur cette montagne, ni aller voir ce lac, sans une permission expresse du magistrat de Lucerne, et il était défendu, sous de fortes peines, d'y rien jeter.

MM. de Mirville et Gougenot des Mousseaux, citant le R. P. Bonduel dans sa *Mission chez les Peaux-Rouges*, nous disent : « Voici ce qui m'a le plus vivement frappé : La tribu, vers la fin des hivers, arrivait quelquefois sur le bord d'un fleuve que soudait encore à ses rives une couche de glace de six à huit pieds d'épaisseur. Au signal donné pour le départ, on avait compté sur un dégel antérieur, et la surprise était pénible; la solidification des eaux ôtant au fleuve sa grande propriété commerciale, il n'était plus une route qui marche et qui transporte les fardeaux. Cependant, les conve-

(1) M<sup>me</sup> Voyart, *la Vierge d'Arduenne*

nances du pauvre commerce de pelleteries des Indiens exigent que l'on puisse charger sur le fleuve liquide des marchandises laborieusement apportées à dos et provenant d'énormes distances. Moments critiques pour nos malheureux sauvages, et jour de triomphe pour le mauvais médecin. Car la tribu, désolée et ballottée entre ses bons instincts et le cri de ses besoins, se laissait aisément pousser hors des voix de la conscience par le démon, dont l'art est de mettre à profit ces tristes rencontres. On se tournait alors vers le magicien : « Allons, alerte ! à l'œuvre ! et fais venir ton manitou. » L'homme dans le cœur duquel il fait nuit, selon la locution indienne, invoquait aussitôt son manitou. Instantanément, s'il était exaucé, vous eussiez vu l'ouragan accourir comme du fond des airs, siffler et mugir, la glace se briser, flotter au gré du courant, disparaître et permettre à l'eau de marcher, entraînant les barques dans son cours (1). »

Chez les Péruviens, une ancienne cosmogonie attribuait à Viracocha, la matière primitive de toute chose et la personnification de l'eau, tous les pouvoirs concernant cet élément. Il apparaît, sous le nom de Con, comme un véritable fétiche de l'eau, puisqu'on le représente dépourvu d'ossements et pourtant s'étendant rapidement au loin, aplanissant tout devant lui, abaissant la montagne et comblant les vallées. Quelle peinture plus saisissante pourrait-on faire du pouvoir de l'eau considéré comme un être

(1) G. des Mousseaux, *Magie au XIX<sup>e</sup> siècle*, ch. III.

animé? Puis, il se retira par dégoût de l'humanité ; mais, dans sa compassion pour les hommes, il leur laissa les rivières pour s'abreuver et arroser leurs récoltes. Le culte des cours d'eau existait également chez les Péruviens et subsiste encore de nos jours ; lorsqu'on en traverse un, on a bien soin de boire une gorgée d'eau pour lui faire honneur ; autrefois, on jetait un peu de maïs dans le courant, afin de faire bonne pêche ; le culte de la mer y était aussi pratiqué. Plus tard, avec la Cosmogonie officielle des Incas, nous voyons non seulement implorer le Soleil pour qu'il mît fin à la sécheresse et la chaleur, mais encore le dieu de l'orage, afin qu'il fît tomber de la pluie. A côté de Viracocha, nous devons signaler une déesse de la pluie, dont le nom ne nous est pas parvenu, mais qui faisait incontestablement partie du polythéisme péruvien antérieurement à l'héliolâtrie prépondérante des Incas. Cette déesse possédait un vase d'où elle versait sur la terre la pluie et la neige ; quand son frère *Catequil* (dieu du Tonnerre) brisait le vase, l'orage éclatait. Du reste, une sorte d'hymne quichua relatif à ce mythe a été préservé de l'oubli par un écrivain espagnol descendant des Incas, Garcilasso de la Vega ; et voici ce chant : « Belle princesse, — ton frère — brise ton urne — en morceaux. — De ce coup — provient le tonnerre — et les éclairs, — et de toi, princesse, — versant les eaux, — tu fais pleuvoir, — tu fais tomber la grêle et la neige. — Le créateur du monde,

— le vivificateur du monde — Viracocha, — t'a donné la vie (1). »

La déesse de la pluie est donc la créature et la fille du dieu des eaux. Rien de plus naturel, du reste. Faisons remarquer cependant que la fin de l'hymne, dans sa partie relative à Viracocha, semble appartenir à une phase de la théologie péruvienne.

Les sorciers péruviens avaient les Peripiris, sorte de talismans composés de diverses plantes servant à faire réussir la chasse, assurer les moissons, amener la pluie, provoquer les inondations et défaire les armées ennemies. Les Mexicains offraient à Centeotl, la déesse des moissons, des épis de maïs : à Tlaloc, le dieu de l'eau et de la pluie, ils offraient un vase rempli d'eau, souvent muni de petits trous pour lui permettre d'arroser la terre. Au dieu du feu, brûlant en haut des Pyramides sacrées, les teocallis.

Le culte de Tlaloc, tel que nous le trouvons décrit chez les auteurs espagnols, n'était pas moins cruel et farouche dans l'Anahuac que celui des autres divinités. Si des chiens d'une certaine espèce glabre, dont les Mexicains confectionnaient un plat recherché, étaient ordinairement sacrifiés au dieu de la pluie pour faire finir la sécheresse, des victimes humaines périssaient également en son honneur. Tlaloc avait deux grandes fêtes dans l'année, à l'issue desquelles on lui immolait des hommes suivant le rite mexicain. En outre, quand on manquait d'eau, quand les récoltes s'en trouvaient menacées,

on offrait au dieu et à ses génies des nuées et des montagnes d'horribles sacrifices. On sacrifiait à Tlaloc (le dieu de la pluie et des eaux) de petits enfants achetés à leurs mères pauvres. On les revêtait d'habits de fêtes, on les couvrait de fleurs fraîches et on les conduisait au sommet de la montagne dans des litières ouvertes. Plus ils pleuraient, plus les présages étaient bons et plus leurs cris étaient étouffés par les chants sauvages et les bruits des conques et des trompettes des prêtres. Arrivés en haut de la montagne, on les tuait en leur ouvrant la gorge; leurs cadavres étaient abandonnés sur la montagne (1). Les Tlamaeazque étaient les exécuteurs des sacrifices qui s'accomplissaient sur les hauts lieux, à bien des reprises, dans le cours de l'année pour obtenir d'abondantes pluies et, par suite, de bonnes récoltes. La première de ces hideuses fêtes avait lieu le premier jour du mois *atlacualco*, où la pluie finit (*atl*, eau; *caua*, cesser). « On tuait un grand nombre d'enfants dans ce mois, dit Çahagun; on les sacrifiait en beaucoup d'endroits, sur le sommet des montagnes, en leur arrachant le cœur, pour honorer les dieux de l'eau, afin d'en obtenir des pluies abondantes. Ceux qu'on devait tuer étaient couverts de riches vêtements pour être conduits au sacrifice. On les portait sur les épaules, dans des litières enrichies de plumes et de fleurs, tandis qu'au-devant d'eux d'autres marchaient en chantant, dansant et jouant des instruments...

(1) M. Le Dr Capitan, *les Sacrifices dans l'Amérique ancienne*.

Si, pendant le trajet, les enfants pleuraient et versaient des larmes abondantes, ceux qui les emportaient s'en réjouissaient, parce qu'ils y puisaient la conviction qu'il y aurait de grandes pluies cette année. »

An second mois, *tlacaxi penaliztli*, on faisait périr de nouvelles petites victimes; au troisième mois, *tocoxtontli*, les sacrifices d'enfants reprenaient de plus belle, accompagnant l'offrande à Tlaloc (souvenir d'autrefois) des premières fleurs de l'année. On égorgeait d'autres pauvres petits au quatrième mois, *nei tocoxtli*. Bref, on sacrifiait des enfants dans toutes les fêtes, jusqu'à ce que les eaux devinssent abondantes.

C'étaient, au moins pour la première de ces épouvantables cérémonies, des enfants à la mamelle qu'on achetait à leurs mères. Pour les sacrifices subséquents, on préférait des victimes moins jeunes. « Ils choisissaient de préférence, dit toujours Çahagun, ceux qui portaient deux remous de cheveux sur la tête et qui étaient nés sous un bon signe.

« Ils prétendaient qu'ils formaient un plus agréable sacrifice pour les dieux, afin d'en obtenir la pluie en temps opportun. On les allait tuer sur des montagnes élevées que, par vœu, on avait choisies pour l'offrande. C'étaient la Sierra de Quautepetl, non loin de Tlatelolco; la montagne de Yoaltecatl, près de Guadalupe; Poyautla, aux limites de Tlaxcala. » C'était aussi le plateau de Tenenepanco, dont

aucun auteur ancien n'a parlé, mais où les fouilles de M. Charnay ont relevé toutes les circonstances caractéristiques des sacrifices aux divinités des eaux (1). Pour en revenir au dieu de la pluie, Tlaloc, une antique image du dieu continua à être l'objet d'un culte assidu pendant la domination des Chichimèques.

Les empereurs de Texcoco manifestaient une dévotion particulière pour cette divinité ; Nezahualcoyotl, notamment, avait dressé dans le principal temple de sa capitale une grande et somptueuse statue du dieu de la pluie, et son fils Nezahualpilli, ne trouvant pas la vieille et grossière image du mont Tlaloc digne de la majesté de celui qu'elle représentait, donna l'ordre d'en faire une autre taillée dans une pierre noire, dont la dureté devait assurer la conservation. Or, un coup de tonnerre foudroya, l'année même, la statue neuve et la réduisit en morceaux. Les indigènes conclurent que c'était contre la volonté de Tlaloc qu'on avait changé sa vieille figure, et l'empereur fit remonter celle-ci à son ancienne place. Il paraît qu'elle avait eu un bras cassé dans un de ces transports ; le malheur fut réparé à l'aide de trois clous d'or qui furent retrouvés en place, lorsque, plus tard, cette pierre diabolique fut détruite par Pomar, sur l'ordre de Zumaraga, premier évêque de Mexico.

Dans le Yucatan, le culte des forces atmosphé-

(1) Dr E.-T. Hainy, *le Culte des dieux Tlaloques* (Conférences du musée Guimet)

riques était aussi très répandu là où la végétation et la vie dépendent des orages et de la pluie. L'île de Cozumel était célèbre par son temple à *Abulneb*, dieu de la pluie et des vents, représenté sous la forme d'un géant monstrueux tenant une flèche à la main et symbolisé par la croix.

Dans l'Inde, les rites de l'eau sont des plus pittoresques ; il s'agit de détourner le cours d'un ruisseau, soit qu'il cause dommage ou doive ailleurs porter fertilité. Le livre sacré y consacre un hymne de sept stances, dont les quatre premières enferment quatre étymologies par jeu de mots sur les noms des eaux ; car l'étymologie est la voie mystique par où l'on pénètre les secrets du Verbe, et le jeu de mots est un artifice courant pour amuser les dieux, capter leur bienveillance.

Les deux stances suivantes font l'éloge des déesses Eaux : autre façon de les rendre accessibles à la prière. Avec la dernière s'ouvre la manœuvre décisive. Jusque-là, l'opérateur s'est contenté de marcher, en versant de l'eau, dans le nouveau lit, pour indiquer au ruisseau le chemin qu'il devra prendre, et d'y disposer comme une piste de plantes aquatiques, notamment de bambou rotin. Maintenant, il se penche et dit : « O eaux, voici votre cœur », et il y dépose un lingot ou une pièce d'or ; l'or est le cœur des eaux, parce que les rivières roulent des paillettes d'or. Il dit : « O sainte, voici votre veau », c'est-à-dire « votre enfant chéri », et c'est une grenouille rayée de vert, qu'il a liée de

deux fils croisés, rouge et bleu foncé. Enfin il recouvre le tout d'une touffe d'avaka et ajoute : « Venez ici, ô puissante, venez où je vous amène (1) » (*Altharva-Veda*, III, 13 ; *Kaucika-Sûtra*, 40, 1-6.)

Pour effrayer l'orage qui menace la moisson, on court à sa rencontre en disant : « Le taureau premier né, le mâle né de la matrice, né du vent et de la nuée, vient à nous en mugissant et charriant l'ondée. » On lui lance à chaque stance un « foudre d'eau », c'est-à-dire un paquet d'eau violemment projeté ; c'est le combattre par ses propres armes. On tient en main un glaive, un tison ou un gourdin ; ou bien on court sur lui, tout nu, en s'esuyant le front du haut en bas : la nudité, sans doute parce qu'elle reporte l'homme aux plus antiques traditions de sa race, lui confère une puissance surnaturelle ; mais le but de la manœuvre accessoire n'est guère discernable. Lorsqu'elle a réussi, on fait sur un réchaud de charbons une oblation de feuilles de raifort ou de gravier (*Kaucika-Sûtra*, 38-1-6 ; *Altharva Veda*, I, 12).

Le même hymne peut servir à faire cesser la pluie excessive ; mais, alors, il faut, à la fin de la récitation, enfouir vivement un *arka* (*Calatropis gigantea*), plante dont le nom signifie « lueur » ; en enterrant l'éclair, on supprime la pluie qu'il provoque. Le mot inexplicable *pratilômakarshitas* de ce verset (K. S. 38, 7) signifie : « à rebrousse poil », donc quelque chose comme « échevelé » par la vio-

(1) V. Henry, *la Magie dans l'Inde antique*.

lence de l'orage contre lequel court l'opérateur ; malheureusement, le sanscrit *lôman* ne se dit que des poils du corps et non des cheveux.

Mais il n'est pas moins important de la faire jaillir à volonté. Ce n'est pas une petite affaire : il faut commencer par observer douze jours de jeûne très rigoureux ; la maigreur, elle aussi, est une condition essentielle de pouvoir surhumain ; et puis, durant ce temps, la pluie a quelque chance de survenir. Sinon, on fait des offrandes aux dieux pluvieux, et l'on simule une pluie de tiges d'herbe dans une jarre d'eau. Voici qui est plus curieux : On suspend à la maîtresse-poutre une tête de chien et une tête de bélier, ou bien une paire de chaussures en cheveux (?), et on les fait s'entre-choquer. Quel peut être le sens de cette pratique ? M. Oldenberg se demande si la tête de bélier doit enfoncer la voûte céleste ; mais la description ne cadre point avec cette hypothèse. Il faut creuser plus avant ; le chien est le hurleur ; le bélier, le fécondateur ; de leur rencontre naîtront le tonnerre et la pluie. Quant aux souliers, j'avoue n'y rien comprendre ; donne-t-on le change aux génies des eaux célestes en leur faisant croire que l'homme marche dans leur domaine ? Mais ils seraient capables de s'en venger tout autrement qu'en répandant leurs trésors.

Certains charmes pluviaux se sont glissés jusque dans le rituel officiel des grands sacrifices. Telle est la *Kâririshti*, qui fait partie de l'une des trois fêtes saisonnières, celle qui marque la fin de l'été ; elle

consiste à jeter, par-dessus les autres oblations, des fruits de *Karira* (*Capparis aphylla*) (il est à supposer que la plante est de celles qui réclament le plus particulièrement l'eau en abondance), et les Brahmanas enseignent que cette offrande supplémentaire a pour objet de hâter la venue de la saison des pluies impatiemment attendue sous ce climat torride.

En magie noire, l'eau intervient sous la forme du « foudre d'eau » (*udavajra*), cérémonie qui consiste essentiellement à projeter avec violence, soit vers le sud, soit dans la direction de l'ennemi, des jets d'une eau puisée et apprêtée selon la formule. Le rituel y consacre une longue litanie aux Eaux mêlée de prose redondante et de vers souvent boiteux, dont la récitation accompagne l'action tout entière. On lave la cruche, on la plonge dans la source ou le réservoir, on l'en retire en disant : « Tu es le giron maternel de l'agile Dieu vent. » On verse la moitié du contenu dans un autre vase, que l'on met au feu ; lorsqu'elle est chaude, on la déverse purement et simplement, avec une invocation aux dieux « de l'ardeur » et une longue malédiction contre le « méchant » qu'elle doit brûler. Ensuite on fait les foudres d'eau avec l'eau restée froide, en projetant une poignée d'eau à chaque verset récité, en tout neuf (K. S., 49, 3-13 ; A. V. X., 5, 15-21, 42 et 50). On termine en faisant les pas de Vishnu. (Cf. *supra*, p. 225.)

C. B.



# LE DELTA SACRÉ

## Étude sur le Ternaire

---

Nous retrouvons constamment le symbolisme du ternaire dans la religion mythologique des Grecs et des Latins. Héraklès (Hercule : La Force, *Hymne orphique*, 10 et 11<sup>o</sup> arcanes du Tarot) descend aux Enfers et y reste trois jours. L'Hadès grec ou les Enfers, lieu de supplice des damnés et séjour des morts, situé sous terre (Κθονος) pour l'exotérisme grec, était localisé, nous enseigne cet exotérisme, dans l'autre hémisphère, en réalité dans le cône d'ombre de la terre. Notons, en passant, que Jésus, comme Héraklès, descend, suivant l'exotérisme catholique, trois jours chez les morts et ressuscite le troisième jour.

Tout, du reste, était compté par trois aux Enfers, aussi bien dans l'Hadès grec que dans l'Enfer catholique, preuve de l'importance du nombre trois. Descendons, avec Héraklès, aux Enfers des Grecs.

Nous sommes arrêtés, tout d'abord, au seuil même des Enfers — qui avaient, selon certains auteurs, Pausanias et Plutarque entre autres (*Vie des Grands Hommes*, Thésée) trois entrées — par un chien redoutable à trois têtes. Cerbère était son nom. Il gardait l'entrée du Royaume de Pluton. Charon, le

nocher infernal, en nous faisant traverser le morne Acheron, nous apprendra que deux autres fleuves, le Styx et le Phlégéon, roulent leurs ondes autour des Enfers divisés eux-mêmes en trois régions : Le Tartare, l'Érèbe et l'Elysée, identiques à l'Avitchi, au Kama Loka et au Devachane brahmaniques.

Trois Juges nous attendent pour juger nos actes terrestres : Ce sont : 1° Eaque, 2° Minos; et 3° Rhadamante. Mais nous sommes des initiés, et les trois Euménides : 1° Alecto, 2° Mégère, et 3° Tisiphone, s'écarteront de notre chemin de lumière. Nous visiterons librement les trois parties des Enfers et considérerons froidement les trois Parques fatales : 1° Clotho, 2° Lachésis, 3° Atropos, qui tiennent en leurs mains le fil (précieux pour les matérialistes) de la vie humaine.

Enfin, il nous sera donné de saluer la reine silencieuse de ce ténébreux royaume, reine qui revêt une triple forme, à trois têtes et trois mains, et porte trois noms : Hécâte, Tythrambo et Perséphone.

Si la curiosité nous prend plus tard de descendre aux Enfers du catholicisme, nous y trouverons également trois lieux de pénitence différents, trois démons principaux et trois sortes de coupables.

Revenons à « La Lumière » des vivants : au jour physique et à celle des Initiés, au jour divin.

Dans l'Initiation aux mystères de la Grèce (mystères de Déméter à Eleusis), tout le rituel était basé sur le nombre trois.

Dès la plus haute antiquité, trois fêtes agraires

étaient célébrées à Eleusis. Elles existaient déjà au XI<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne ; c'étaient :

1<sup>o</sup> Χλοια : Fête célébrée au moment où le blé verdissait ;

2<sup>o</sup> Καλαμαϊα : Fête célébrée quand le chaume se formait ;

3<sup>o</sup> Αλωια : Fête du grain battu sur l'aire.

Plus tard, l'Initiation, importée d'Égypte en Grèce à Eleusis, par Orphée, supprima ces trois solennités exotériques et les remplaça par des cérémonies ésotériques (1).

Elles se célébraient au mois de Boédromion et avaient lieu la nuit. Le 19 de ce mois, avait lieu la procession solennelle partant d'Athènes. Elle arrivait dans la nuit à Eleusis.

Le 20 (première journée), avaient lieu pour les initiés les purifications, les sacrifices, et, la nuit, ils buvaient le Kikeon qui, facilitant l'extériorisation de leur double, les transportait en astral.

Dans la nuit du 21 (deuxième journée) se déroulait la première phase de l'Initiation. Le jour du 21 était consacré à la présentation des symboles. Enfin, l'Époptie était donnée dans la troisième journée, dans la nuit du 22, à ceux qui avaient triomphé des épreuves de la nuit du 21 et compris les symboles.

Trois nuits étaient donc consacrées aux mystères

(1) Voir : *Les Mystères d'Eleusis*, par Foucault (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, tomes XXXV et XXXVII, 1<sup>re</sup> partie.

de l'Initiation. Ils se divisaient naturellement en trois parties :

- |                              |   |  |
|------------------------------|---|--|
| 1 <sup>o</sup> Τα δρωμενα    | } | les Courses, les Épreuves à travers<br>les quatre éléments : |
|                              |   | Initiation au monde terrestre ;                              |
| 2 <sup>o</sup> Τα δεικνυμενα | } | la présentation des Symboles :                               |
|                              |   | Initiation au monde astral ;                                 |
| 3 <sup>o</sup> Τα λεγομενα   | } | la révélation et les explications<br>des Symboles.           |
|                              |   | Initiation au monde divin.                                   |

L'explication des Symboles mystérieux (τα πορρητα) était donnée par l'hiérophante.

A chacune des trois parties des mystères correspondait une classe d'initiés. C'étaient :

- 1<sup>o</sup> Μυσθοι, les Mystes ;
- 2<sup>o</sup> Μυθηεντες αφ'εσθιας, les Initiés de l'autel ;
- 3<sup>o</sup> Επωπθοι, les époptes.

Pythagore modifia légèrement, dans sa doctrine, les trois parties de l'Initiation éleusienne. Il les remplaça par :

- 1<sup>o</sup> Παρασκευη ou préparation ;
- 2<sup>o</sup> Καθαρσις ou purification ;
- 3<sup>o</sup> Τελειοτης ou perfection.

Les *Vers dorés* de Pythagore sont divisés sur ce triple principe. Chacun des trois degrés de l'Initiation pythagoricienne conférait un nouveau titre à l'initié :

1<sup>o</sup> Les ακουσιχοι, ou *novices écoutants*, étaient reçus à la préparation ;

2° Les *μυσθοι*, ou mystes, passaient les épreuves de la purification ;

3° La perfection sacrait *επωπθοι* (époptes) les initiés qui avaient obtenu la Lumière (*επιφανεια*, Épiphanie).

Les mystes des petits mystères d'Eleusis clamaient le *Ιε' υἱέ*, le lé uhé, au son des flûtes et des cithares. Les époptes des grands mystères entendaient l'hiérophante, qui venait de leur donner la Lumière, prononcer sacramentellement le trigramme : *Κονκ - Ωμ - Πασκ* : Konk - Om - Pask.

## CHAPITRE IV

(Suite)

Nous avons vu, dans notre dernier article, que l'Initiation grecque ou éleusinienne possédait deux mots sacramentels résumant le ternaire. Le premier : *Ιε' υἱέ* (*Evohé* en est la déformation), était clamé ou chanté, sur un rythme particulier, par les mystes, au cours de leur initiation aux Mystères de Déméter. Le second : *Κονκ Ωμ Πασκ*, Konk-Om, Pask, était prononcé par l'hiérophante dans le *τελεστεριον*, ou l'enceinte sacrée de l'Initiation, au sein de laquelle les époptes recevaient la Lumière (Épiphanie), *Επιφανεια*.

Étudions ces deux mots.

Nombre d'auteurs, traitant de la Grèce antique, font prononcer aux fils d'Hellé le cri joyeux de *Evohé* ou encore *Hévohé*.

Nous sommes obligés de dire que jamais ce cri

n'a été prononcé par un seul contemporain d'Homère, et, plus tard, dès Eschyle, Sophocle, Euripide, etc.

La Grèce antique ignore totalement le *Evohé*. On ne le trouve nulle part. Nous avons épluché, vers par vers, les œuvres dramatiques des trois grands tragiques grecs, celles, en outre, d'Aristophane, et, en remontant plus haut dans le passé, l'*Illiade* et l'*Odyssée*, la *Théogonie* d'Hésiode, les *Poèmes Orphiques*, les *Dionysiaques* de Nonnos, etc., et jamais nous n'avons relevé le *Evohé*, si répandu cependant dans les œuvres littéraires des auteurs français se flattant d'avoir reconstitué avec soin la vie et les mœurs de la Grèce!

Le *Evohé* n'est que la dénaturation du  $\text{Ié } \upsilon \acute{\epsilon}$  ! des mystes élusiniens. Nous ne voulons pas croire en effet qu'on l'ait fait dériver de cet autre cri dionysiaque  $\text{E}\acute{\omega} \text{ } \omega$  ! qui se clamait dans les petits mystères de Bakkos (voir Euripide, Aristophane) et dont la traduction littéraire est  $\text{Ev}$ , bien;  $\omega$ , à lui! « Qu'il se porte bien! Bonne santé! Bonne fête! » Des raisons tirées de la linguistique et surtout de la phonétique s'y opposent.

Il faut chercher l'origine du *Evohé* dans le  $\text{Ié } \upsilon \acute{\epsilon}$ , terme mystique que nous donne Proclus dans son *Timée* et dont nous parle les *Philosophouma* (t. V, 1, p. 171).

Un rapide coup d'œil sur le  $\text{Ié } \upsilon \acute{\epsilon}$  grec et le *le vé* hébraïque nous en montre incontestablement l'origine commune, et nous pensons qu'il est inutile d'insister davantage sur ce point, car l'upsilon

grec du mot grec *Ié ué* n'est autre que le vau hébraïque du tétagramme *Ié vé*, יהוה.

Passons au trigramme : *Konk-Om-Pask*.

Ces trois termes n'ont aucun sens en grec. Ils viennent de l'Inde, par la Phrygie, comme le culte du Bakkos inférieur, Dieu des vendanges.

*Konk* est le mot hindou *Kansha* qui renferme l'idée du désir le plus parfait.

*Om* n'est autre que le mot trilittéral *AUM* que nous avons étudié.

*Pask* vient du vocable Pasha qui signifie tour, cycle, évolution. Quand donc le grand hiérophante des mystères d'Eleusis prononçait ces trois mots mystiques, il disait occultement aux époptes : « Que vos désirs soient satisfaits. Retournez à la Trinité Universelle, fin des cycles de vie de l'évolution. »

Ces hauts symboles, et ceux que nous avons précédemment étudiés, résumant tous la loi du ternaire, ne restèrent pas toujours dans le domaine ésotérique, au sein des sanctuaires initiatiques. Les initiés, involontairement sans doute, les répandirent au dehors, et le nombre trois fut considéré, dès lors, par le peuple, comme la panacée universelle.

Pline nous rapporte que les Anciens avaient coutume de cracher trois fois à gauche ou senestre (*sinistra*) pour éviter tout destin adverse (de là le mot : sinistre); et, quand ils se faisaient mal, ils se hâtaient de cracher trois fois sur le membre contusionné ou sur leur blessure pour les guérir radicalement.

Virgile, initié comme Apulée aux Mystères d'Isis, (importés en Italie), ne leur avait-il pas dit avec son talent de *vatès* ou poète inspiré : « *Numero Deus impari gaudet.* » La divinité se réjouit du nombre impair ou trois ?

On voit, par ce qui précède, jusqu'à quel point la *lettre* peut annihiler l'*esprit*, jusqu'où peut aller l'ignorance, mère de la superstition.

Du reste, cette coutume d'employer le nombre trois superstitieusement ou pour marquer un certain effet, s'est maintenue à travers le Moyen Age, jusqu'à notre époque moderne.

Nos auteurs, pour exprimer soit l'incertitude, soit des sous-entendus, soit toute autre idée qu'ils ne veulent pas livrer manuscritement, mettent trois points et non quatre à la fin de leurs phrases. Si le sujet se corse, c'est alors trois points d'exclamation ou d'interrogation. Ils séparent leurs alinéas par trois points en étoiles. Nos généraux les arborent sur la manche de leur tunique. Quand des messieurs se lancent des paroles amères, ils ne manquent pas de se qualifier de triple... tout ce que l'on voudra !

Voyez les jeunes soldats apprenant à marcher selon les principes de Mars. On leur fait scander le pas : Un ! deux ! trois !... Jamais quatre.

Lorsqu'une municipalité, une société met des travaux en adjudication, on allume les trois feux.

A l'encan, on remet l'objet acheté après le sacramentel : « Une fois, deux fois, trois fois, adjudgé ! »

Il faudrait des volumes pour noter tous ces petits

détails vulgaires, mais qui prouvent combien l'esprit de la loi du ternaire s'est ancré dans l'humanité au cours des âges.

Maintenant, si nous consultons les savants, les philosophes de l'antiquité grecque et romaine, tous nous diront que le nombre trois était le nombre de la perfection ou de la plénitude.

Selon Pythagore — qui n'a laissé, comme Çakya Mouni le Bouddha et comme l'initié essénien Ieshoua Jésus de Nazareth, qu'un enseignement oral (1) recueilli par des disciples, notamment Platon, Lysis et Hiéroclès, — les nombres 1 et 2 représentaient les principes cachés des choses : l'Être ineffable et la Substance, et le nombre 3 leurs facultés.

Pythagore disait que l'âme de l'Être suprême était *la Vérité*, et son corps, *la Lumière*. Il envisageait l'Univers comme un grand tout animé composé d'intelligence, d'âme et de corps. Il le comparait à un grand homme et poussait la comparaison jusqu'à dire que l'homme était un petit univers (*Vita Pythagor... Photii Bibl., Cod. 259*). Nous étudierons plus loin la conception de l'homme sous ces trois aspects.

Revenons à l'Univers que l'on appelait Pan (le Tout) ou Phanès (la Lumière), vocables empruntés à la doctrine orphique.

Pythagore divisait l'Univers (à qui il donnait le nombre 12 : formé par la multiplication du 3 : les

(1) Voir Plutarque, *Vie de Numa Pompilius*.

facultés divines et du 4 : leur essence propre  $3 + 4 = 12$ ) en trois mondes.

Le premier monde était occupé par les dieux immortels ; le deuxième, par les héros glorifiés ; le troisième par les démons.

Les dieux immortels, émanations directes de l'Être Incréé et manifestations de ses facultés infinies, étaient ainsi nommés parce qu'ils ne pouvaient pas mourir à la vie divine, c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient jamais tomber dans l'oubli du Père, errer dans les ténèbres de l'ignorance ou de l'impiété, au lieu que les âmes des hommes qui produisaient, selon leur degré de pureté, les héros et les démons terrestres, pouvaient mourir quelquefois à la vie divine par leur éloignement volontaire de Dieu, car la mort de l'essence intellectuelle n'était, selon Pythagore, limité en cela par Platon, que l'ignorance et l'implété. (*Vers dorés*, Hiéroclès, v. I ; — Fabre d'Olivet, p. 201.)

Disons, à ce propos, que cette doctrine de la mort de l'essence intellectuelle de l'âme fut enseignée à Pythagore dans l'initiation égyptienne. Nous ne la trouvons, en effet, dans aucun des philosophes grecs antérieurs à Pythagore, et les papyrus, d'autre part, font mention de cette seconde mort (*Bibliothèque égyptologique*, t. IX, p. 197-190 ; — t. XII, p. 130 ; — t. I, p. 348 ; — t. IV, p. 31-33).

Quelques autres philosophes grecs ont encore parlé du Ternalre.

Aristote, dans son discours sur *le Ciel et le*

*Monde*, donne la loi du Ternaire comme une loi suivant laquelle toutes choses sont disposées, et dit que le nombre 3 est le principe de la Nature.

Nous verrons, en effet (lorsque nous passerons du domaine de l'occulte et de l'archéologie au domaine des sciences physiques et que nous étudierons la loi du ternaire dans la Nature) que la constitution des corps qui la composent est établie sur cette loi fondamentale.

Il est probable qu'Aristote avait emprunté l'idée de la loi du Ternaire à Platon qui, initié égyptien, ainsi que l'affirme Strabon, la tenait des « divins prophètes » de la terre des Pharaons (1).

Mais le génie de Platon était moins positiviste que celui de ses imitateurs, à moins qu'il ne soit permis de révéler exotériquement dans ses écrits des enseignements tenus très secrets en Égypte.

Métaphysicien de génie, il n'attacha que peu d'importance aux trois mondes et à leur division elle-même ternaire, comme le faisaient les initiés égyptiens.

Toutefois, Platon distinguait dans l'Univers, comme dans l'homme, le corps, l'âme et l'esprit. Il plaçait dans chacune des modifications de l'Unité universelle, ou de l'Unité hominale qui les constituaient, des facultés analogues, qui, se développant, donnaient naissance à trois modifications nouvelles

(1) C'est à Oun (l'Héliopolis grecque) que fut initié Platon. Du temps de Strabon, on montrait la demeure qu'il avait habitée. C'est également à Oun qu'Ahmos Osarsouph ou Moïse avait, au dire de Manéthon, reçu l'initiation.

dont elles devenaient l'unité productrice (*in Timee, in Theat, de Republ.*) ; en sorte que chaque ternaire se présentait dans son développement, sous l'image d'un triple ternaire et formait, par sa réunion à l'unité, d'abord le quaternaire, et ensuite la décade. C'est le système séphirotique que nous retrouverons chez les Gnostiques.

Le principe indivisible donne l'esprit, il est toujours identique à lui-même, il est *le Même* ; le principe divisible et *divers* qui produit le corps, et l'âme prend naissance de ce dernier principe élaboré par le premier.

Platon considéra les êtres différents comme des types et des idées émanés de l'*Idée des Idées*, l'Intelligence Suprême, et il chercha à les pénétrer par la dialectique et la force de la pensée.

Il remplaça la notion des trois mondes par trois concepts se rapportant aussi bien au monde divin qu'au monde humain.

Ces trois concepts sont : 1° le Vrai ; 2° le Beau ; 3° le Bien.

Dans son traité intitulé *Phèdre*, il démontre que ces trois rayons partent d'un même foyer et qu'en se joignant ils reconstituent leur foyer, c'est-à-dire Dieu. Par conséquent, d'après Platon, partout où le Vrai, le Beau, le Bien se trouvent unis, la Divinité est manifestée. C'est ainsi que l'Homme devient un dieu Immortel.

Dans ses *Commentaires sur les Vers dorés de*

Pythagore, Hiéroclès, à propos des vers LXXII et LXXIII :

Η"ν δ'απολειφας σωμα ἐς αιθερ ελευθερον ἔλθης  
 Ε"σσεαι ἀθανατος θεος, α"μ βροτος, ουκ ἔτι θητος.

« Et, quand, après avoir dépouillé ton corps, tu arriveras dans le libre Aïther, tu seras un Dieu immortel, incorruptible et que la mort ne dominera plus »,

écrit :

« Voilà la fin très glorieuse de tous nos travaux ; voilà, comme dit Platon, le grand combat et la grande espérance qui nous est proposée ; voilà le fruit très parfait de la Philosophie ; c'est là l'œuvre le plus grand, le plus excellent de l'art de l'Amour, de cet art mystique d'élever et d'établir dans la possession des véritables biens, de délivrer des travaux d'ici-bas comme du cachot obscur de la vie terrestre, d'attirer à la lumière céleste, et de placer dans les Iles des bienheureux ceux qui ont marché par les voies que nous venons de leur indiquer... » (*Commentaires d'Hiéroclès.*)

Il ne nous reste plus qu'à étudier la loi du Ternaire chez trois peuples ou plutôt dans trois initiations religieuses différentes : le druidisme, le christianisme et le gnosticisme.

\*  
 \* \*

### *Le Ternaire en Celtique*

Qu'est-ce que le druidisme ?

C'est la religion de nos ancêtres, les Celtes, religion qui, sous ses deux aspects, exotériques et ésotériques, n'est autre, à travers des divinités morphologiquement différentes, que la vénérable théogonie des Aryens développée dans les Vedas et dans le Zend Avesta. On sait, en effet, que les Celtes ou Gaulois étaient d'origine aryenne et que ce fut au cours d'émigrations successives qu'ils vinrent habiter la fertile contrée comprise entre le Rhin et les Pyrénées, l'Atlantique et la mer Intérieure ou Méditerranée.

Nous allons voir, en effet, en étudiant le druidisme, avec quel soin les ministres de cette religion observaient la loi du Ternaire si répandue, comme nous l'avons montré au début de cette étude, dans les Vedas.

C'est d'abord la trinité théogonique :

1<sup>o</sup> *Diana* : l'Inconnu, que les Druides appelaient aussi *Crom* : le Cercle de l'infini ou *Esous* : Celui qui inspire une terreur religieuse et qui est identique au Brahm hindou, au Zervané Akaréné de Zoroastre, à l'Amsoph Kaballistique, au Pater Agnostos des gnostiques. Diana a comme attribut :

2<sup>o</sup> *Elreou Math* : la Substance Universelle dans sa période chaotique ; mais, dès que celle-ci s'organise par la volonté de l'Être suprême (Gwyon), elle prend le nom de *Koridwen* (la blanche fée ; la voyante ; la magique nature).

Mais *Elre-Math* ne peut s'évertuer, ne peut se transformer en la vivante et prodigieuse *Koridwen*

que par l'intermédiaire de l'Esprit divin, de l'influx de Diana, du Logos, du Verbe universel, en un mot.

Et voici que de : Crom, le cercle de l'Infini s'irradie en :

3° Gwyon, le génie de l'Initiation druidique, l'esprit révélateur, *Gwyon le voyant*, « qui a écrit sur des pierres les arts et les sciences du monde », nous disent les *Triades*, Gwyon (1) que nos ancêtres appelaient aussi *Teutatès* et père des hommes.

Nous avons donc les trois termes des théogonies orientales :

1° Diana, Crom, Esous ;

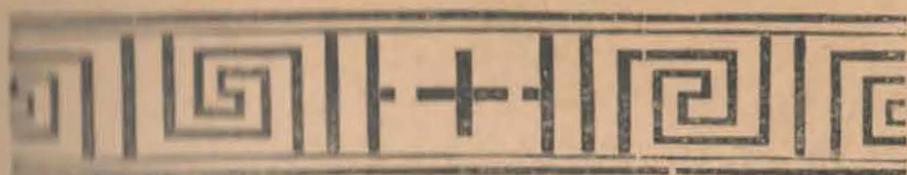
2° Eire Math ;

3° Gwyon, Teutat ou Teutatès.

De l'union de Diana et d'Eire par Gwyon naît Koridwen : le Kosmos dans son essence : la Nature.

(1) C'est le Thoth égyptien, l'Hermès grec, le Mercure latin. Comme ces trois divinités, Gwyon, Teutatès était psychopompe, c'est-à-dire conducteur des âmes désincarnées.





# L'Archéomètre

Clef de toutes les religions  
et de toutes les Sciences de l'Antiquité  
Réforme synthétique  
de tous les Arts contemporains

Après plusieurs années d'efforts, l'œuvre capitale de Saint-Yves a enfin vu le jour. Ce travail a demandé à son auteur plus de vingt années de labeurs et sa mise au point, accomplie du mieux possible par « Les Amis de Saint-Yves », a nécessité près de cinq années d'études.

Il est donc temps de parler enfin clairement de cet ouvrage et d'en exposer le cadre complet. Ce volume grand In-4° (33 cent. sur 25) est divisé en trois parties :

- 1<sup>re</sup> L'Introduction à l'étude de l'Archéomètre ;
- 2<sup>e</sup> L'Étude de l'Archéomètre ;
- 3<sup>e</sup> Les Adaptations de l'Archéomètre.



Le livre I (*Introduction*) est consacré à l'Analyse détaillée de la Mentalité actuelle de l'Occident et de ses rapports avec l'Initiation antique.

Le titre des chapitres constituant « la SAGESSE

VRAIE » indiquera le caractère de cette étude : la Régression Mentale, — l'Erreur triomphante, — la Mort spirituelle, — forment le Développement de la Sagesse de l'Homme et le Paganisme.

« La Sagesse de Dieu et le Christianisme » donnent trois chapitres : 1° la Voie; 2° la Vérité; 3° la Vie.

Le livre se termine par les « Notes sur la Tradition Cabalistique ».

Le lecteur est ainsi mis à même de se rendre compte par lui-même de la nécessité urgente de la réforme de nos études dites classiques. L'auteur montre que cette réforme ne peut s'accomplir sainement que par le retour aux enseignements directs du Verbe parlant à travers ses manifestations objectives, et nous sommes ainsi amenés à étudier en détail l'instrument dont se servaient les Anciens pour établir les relations étroites du Ciel et de la Terre, de la Révélation et du Revoilement des Vérités Célestes.

Ce décalque sur une surface plane du Ciel dans lequel tout parle : les étoiles du Zodiaque, les Planètes en mouvement avec leurs correspondances en Couleurs, en Musique, en Formes Architecturales et en Symboles Hiératiques et Alchimiques, tout cela constitue le rapporteur de l'Infini dans le Monde matériel ou l'Archéomètre, considéré comme instrument d'opération sur divers plans.

Cette figure de l'Archéomètre est en couleurs et a nécessité six tirages. Elle seule a coûté plusieurs

milliers de francs pour son établissement. L'ouvrage comprend cinq grandes figures en six couleurs.

Le secret de toutes les religions antiques, ce sont les noms propres : noms de Personnages fabuleux ou historiques, noms d'Objets ou de lieux se rapportant aux Initiations, etc., etc... Or, l'Archéomètre donne la clef de TOUS CES NOMS dans toutes les GRANDES RELIGIONS et établit les rapports de cette clef avec le Ciel dans ses divers aspects. Du coup le Mythe solaire, si cher à Dupuy et aux adeptes de la demi-Instruction, s'éclaire d'une façon inattendue, et toutes les révélations soi-disant théosophiques, mais surtout Logosophiques, perdent leur caractère obscur pour entrer dans la science de demain.

Le livre II (*Description et Étude de l'Archéomètre*) débute par des Éclaircissements préliminaires destinés à mettre le lecteur profane au courant des Éléments de l'Astrologie des Anciens, indispensables à connaître pour comprendre les dispositions générales de la Figure de l'Archéomètre.

C'est alors que nous abordons l'Étude de la Parole et des Alphabets, en analysant ce merveilleux instrument dans tous ses détails.

Chaque lettre, chaque angle, puis chaque triangle est analysé dans toutes ses correspondances.

En suivant cette analyse sur la figure en couleurs, le lecteur peut se rendre déjà compte sans grand effort intellectuel de la richesse des révélations que peut fournir dès la première étude superficielle cet

adaptateur de toutes les sciences de la parole. L'AUM brahmanique et l'*Ave Maria* chrétien trouvent ici leur clef céleste de Communion en l'Universel.

Les quatre Triangles, celui du Verbe de Jésus (Terre des vivants), celui de Marie (la Mer des eaux vives) constituant par leur union l'Étoile Solsticiale du Verbe ; puis le Triangle de l'Éther (l'akaça), et celui du Feu divin, constituant l'Étoile des Équinoxes du Verbe, révèlent tous leurs rapports dans les diverses langues sacrées : Hébreu, Sanscrit, Chinois, puis dans les langues Pracriti : Arabe, Grec et latin.

Nous insisterons sur un point : c'est que toutes ces analyses et toutes ces études des rapports du Verbe sont de SAINT-YVES LUI-MÊME. Aucun de ses amis ne s'est permis une interprétation quelconque quand le maître lui-même parle, car ce serait lui faire une injure gratuite...

De très nombreuses planches en noir éclairent l'aridité du texte dans tous les passages difficiles, et nous répétons que la lecture en est rendue des plus faciles.

Le chapitre V de ce second Livre est un des plus importants de l'ouvrage ; il est consacré aux rapports de l'Archéomètre avec la tradition orientale et il étudie chacune des XXII clefs de l'Alphabet sanscrit dans tous leurs rapports.

Le lecteur est ainsi mis à même d'étudier non seulement le Bouddhisme ésotérique (prétendu tel),

mais aussi le Brahmanisme, le Taoïsme et les mystères du Zend-Avesta dans leur véritable constitution intime.

Le rappel des références classiques du Sanscrit, que Saint-Yves connaissait admirablement, montre que les mots employés par les créateurs des Religions d'Orient ont exactement le sens donné par les dictionnaires classiques du Sanscrit, et nous échappons à cette critique faite par des sanscritistes aux prétendus révélateurs de systèmes ésotériques, qui, ne connaissant rien du Devanagari, donnent aux mots employés par eux un sens différent de leur signification exacte... sous prétexte d'ésotérisme. Mais passons. Ce chapitre, qui sera lu par tous les occultistes de toutes les Écoles, ne comprend pas moins de 50 pages accompagnées d'une foule de planches.

Dans ce second livre, nous avons vu le Verbe parler à l'Humanité par la bouche de tous ses prophètes d'Occident ou d'Orient, depuis Thot jusqu'à ABRAHAM et saint Jean pour aboutir à Mahomet ; dans le livre suivant, nous allons voir que l'*Archéomètre* est aussi autre chose qu'un résurrecteur de Révélations antiques ; c'est un instrument admirable de synthèse des Arts Contemporains, et le livre III sera consacré à une partie de ces adaptations.

Plusieurs planches étudiées par M. Gougy, architecte du Gouvernement et un des fidèles du Maître, détaillent l'application de cet instrument à l'édification de tout système de Forme, depuis un objet mo-

bilier jusqu'à la plus belle des Cathédrales.

Le rapport des Lettres, des Couleurs, de la Musique et des Formes permet de donner à toute création archéométrique un caractère admirable de synthèse sans jamais nuire à l'Esprit inventif de l'Artiste, qui est « incité » et jamais « forcé ». Il lui reste plusieurs millions de formes admirables à choisir sur un thème déterminé.

L'Étalon Archéométrique, réformateur des systèmes musicaux actuellement employés, le rapporteur esthétique, les gammes de couleurs et d'autres adaptations sont exposés dans cette troisième partie de l'ouvrage.

Un second volume sera sans doute nécessaire pour développer ces adaptations.

\*  
\* \*

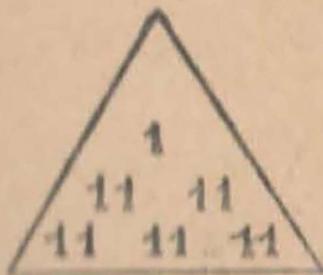
Si, laissant de côté la section intellectuelle de cet ouvrage, nous abordons le côté matériel, à la manière des commerçants Anglo-Saxons, nous pourrions dire aussi au lecteur des choses intéressantes. L'établissement des planches, celles en couleur et celles en noir, a demandé pour la gravure et l'impression seulement près de huit mille francs. Si l'on compte le prix donné aux artistes pour les dessins originaux, il faut doubler cette somme.

Les 300 pages de texte grand format, tirées, ainsi que tout l'ouvrage, sur très beau papier, les nombreux portraits qui ornent cet ouvrage, et toutes

les illustrations disséminées partout en font un ornement pour la bibliothèque des bibliophiles avertis, en même temps qu'un ouvrage de fonds que devront posséder toutes les grandes bibliothèques dans leur section d'Histoire des Religions.

Aussi ne pouvons-nous que féliciter l'éditeur, M. Dorbon aîné, qui n'a pas hésité à assumer la responsabilité de cette publication.

Le prix de l'ouvrage complet est de 40 francs.





## La Guerre contre les Sociétés secrètes

(Suite)

Par exemple, on s'est longtemps appuyé sur ces paroles de saint Thomas :

*« Il est absurde de croire que tout accouplement charnel n'est pas innocent : il n'y a de criminels que ceux qui sont défendus par les lois. Les membres du corps étant les instruments de l'âme, chaque membre a une fin qui lui est propre... Il y a dans le corps certains membres dont l'usage est pour le coït ; il s'ensuit donc que le coït à son tour est le but et la fin de ces membres. Or, ce qui est la fin de quelque chose de naturel ne peut être un mal dans sa nature, parce que tout ce qui est dans l'ordre naturel des choses a été ordonné et disposé par la Providence pour la fin et le but de ces mêmes choses. Il est donc impossible que la conjonction charnelle soit un mal en elle-même. Les inclinations naturelles ont été données aux êtres par Dieu qui régit tout : il est donc impossible que ces inclinations naturelles soient criminelles dans l'usage de cela même pourquoi elles ont été données par Dieu. Or, dans tout animal parfait, il y a une inclination naturelle à la conjonction charnelle ; il faut donc que cette conjonction ne soit jamais mauvaise en elle-même. Une chose, sans laquelle une très excellente ne peut exister, ne saurait être mauvaise*

*dans sa nature : la perpétuité de la génération de l'espèce humaine, qui est un très grand bien, ne pourrait être conservée sans l'accouplement charnel ; donc cet accouplement est un bien et ne peut jamais être un mal dans sa nature (1). »*

Ici, pas de voile, même de gaze légère : rien de symbolique, tout est dit crûment.

Il est vrai que l'Ange de l'École ne s'exprimait qu'en latin, afin de n'être compris que de ceux pour qui il écrivait ; mais tout ce que nous avons rapporté jusqu'à présent, sur la foi d'autorités inattaquables, prouve que beaucoup de ceux-là le comprennent mal.

A combien d'arguments spécieux ne durent-ils pas recourir pour se croire sans reproche au milieu de la débauche et de la luxure dans laquelle ils se vautraient ?

Du moment que la perpétuité de la génération de l'espèce humaine était un « très grand bien », qui donc, sinon Satan déguisé en Ange pudique, avait pu leur interdire d'y participer ?... Il n'est pas bon que l'homme soit seul, avait cependant dit le Créateur (2)... L'union d'Adam et d'Ève, pourvus d'organes différents, s'étant accomplie par consentement mutuel, sans publication de bans, sans témoins

(1) *D. Thomas Cathol.*, I, III, cap. CXXVI — Qu'on se reporte à la lettre d'Alexas Sylvius (Pie II) à son père, on verra bien qu'il s'appuie sur saint Thomas pour se justifier d'avoir eu une concubine. Comment les papes qui, comme Alexandre VI et Paul III, ont eu des enfants auraient-ils pu autrement se justifier ?

(2) *Genèse*, II, 18.

et sans autre intrusion, n'était-ce pas simplement le Prince de ce monde qui avait converti ce genre de mariage, institué par Dieu, en un péché appelé concubinage (1)?... Saint Paul lui-même ne disait-il pas qu'il n'avait connu le péché que par la Loi (2)...? Depuis quand était-ce désobéir à Dieu que de mépriser une loi purement humaine élaborée par la ruse et imposée par la force?... Contraire au Commandement divin, le vœu de chasteté ne pouvait certainement pas être agréable à Dieu, et donc, ne tenir aucun compte de cette promesse faite à la suite de suggestions reçues, n'était-ce pas rentrer dans le droit chemin?... Puisque ce vœu était incapable de tenir lieu de ligature, puisqu'il ne parvenait pas à nouer l'aiguillette, puisque la continence ne pouvait être gardée, pourquoi ne devait-on pas suivre l'exemple des premiers apôtres et prendre une épouse plutôt que le diable (3)?... Les prêtres et les évêques de l'Église primitive se mariaient, les apôtres avaient parfaitement le droit d'avoir avec eux une sœur-femme (4), saint Paul en avait une (5),

(1) « Le concubinage n'a rien de contraire au Droit divin » (Voir les Thèses de Christian Thomasius, Grand-Maître de l'Université de Halle, 1713.)

(2) Épître aux Romains, VII, 7.

(3) Saint Paul, I Corinthiens, VII, 9. — « Si une jeune veuve ne peut ou ne veut garder la continence, elle doit prendre un mari plutôt que le diable. » (Saint Jérôme, *ad Salvinam de fervanda viduit*, Serm. I, p. 77. Edit de Bâle, 1537).

(4) Saint Paul I, Corinthiens, IX, 5.

(5) Saint Clément, *Strom.*, 1. VII, sect. 21.

saint Pierre avait pour femme sainte Perpétue (1), les évêques devaient être mariés à une seule femme et non à plusieurs (2)... Alors quoi ? La politique romaniste interdisant à ses ministres le mariage, qui n'est qu'un concubinage légalisé, n'était-il pas préférable pour eux d'avoir des concubines plutôt qu'une épouse légitime (3) ?... Agir ainsi n'était-ce pas se soumettre au moins à un *Canon* de l'Eglise, lequel dit expressément : « *Celui qui n'a pas de femme et qui, au lieu de cela, a une concubine, ne doit pas être éloigné de la communion ; toutefois, qu'il se contente d'une seule femme ou d'une seule concubine* (4) »... Qu'avait-on à redire au sujet de ce qui pouvait se passer dans les couvents et les monastères ? Est-ce que charbonnier n'était pas maître chez soi ? Est-ce que le *Canon Dilectissimis, Causa XII, Quæstione I*, ne permettait pas que toutes choses fussent en commun, y compris les femmes (5) ?... Si la politique romaniste, qui n'est pas plus vraie que la politique ordinaire, n'avait pas eu une idée de derrière la tête, est-ce qu'on aurait choisi pour prêtres des gaillards solides et bien bâtis, de préférence à des eunuques

(1) Saint Clément, *Recognitiones in Cotelerii*, lib. VII, sect. 26. — *Astrom*, lib. VII, sect. 14. — Saint Mathieu, VIII, 14.

(2) Saint Paul, *Epit.*, à Timothée, ch. III, 2 à 13.

(3) « Il vaut mieux que les prêtres entretiennent plusieurs concubines qu'une épouse. » (Paroles du Card. Campegge, Légat du Pape, à la Diète de Nuremberg.)

(4) *Canon Isqui*, Dist. 94.

(5) *Canon* attribué à saint Clément, disciple et compagnon de saint Paul (*Droit canon*).

ou à des vieillards cacochymes?... Enfin, on n'avait rien à leur reprocher, du moment que, payant rubis sur l'ongle les droits d'absolution prévus par les Taxes apostoliques, ils achetaient par cela même la liberté de s'asseoir sur le vœu de chasteté, de se servir de leurs membres et de lâcher la bride aux inclinations naturelles que Dieu leur avait données en partage avec le commun des mortels...

Nous n'en finirions pas s'il nous fallait énumérer toutes les belles raisons que les ecclésiastiques dépravés et hypocrites ont pu faire valoir, quelquefois avec beaucoup de logique, pour trouver naturels et excusables les excès vénériens auxquels ils se sont livrés en secret ou publiquement.

On se rappelle qu'à la Diète de Nuremberg, où les Princes allemands demandaient au nom de la morale que le mariage des prêtres fût autorisé, le cardinal Campegge, légat du Pape, répondit : « *Il vaut mieux que les prêtres entretiennent plusieurs concubines qu'une épouse.* »

Pourquoi cela valait-il mieux ?

La raison en est toute politique, rien que politique, et a été exposée au Concile de Trente.

La voici :

« *L'introduction du mariage dans le Clergé, en tournant l'affection des prêtres vers leurs femmes et leurs enfants, et par conséquent vers leur famille et leur patrie, les détacherait en même temps de la dépendance étroite où ils sont du Saint-Siège ; leur permettre de se marier reviendrait à détruire la Hiérar-*

*able ecclésiastique et à réduire le Pape à n'être autre chose qu'Évêque de Rome (1). »*

Voilà le grand mot lâché : la Politique, de même que l'argent, passe avant la Morale et la Religion.

Allez donc, après cela, demander une Réforme : c'est vous qui serez le pelé, le galeux, le pestiféré au visage de qui l'on crache, que l'on couronne d'épines et que l'on cloue à la Croix.

Si les *Beaux*, les *Vrais*, les *Seuls* accordent plus de crédit aux égorgeurs qui réussissent qu'aux victimes qui se laissent immoler, ils en croiront bien le cardinal François Salderini, évêque de Preneste, puisque c'est lui qui, après avoir montré dans un Consistoire qu'on ne pouvait faire aucune réforme intérieure sans faire perdre au Saint-Siège le quart de ses revenus, porta le malheureux Adrien VI à se servir de la force pour faire taire les partisans de la

(1) *Hist. du Concile de Trente*, par Fra Paolo Sarpi, de l'Ordre des Servites, édit. de 1736, vol. II, p. 506. — On sait qu'en 1548 l'Empereur Charles-Quint publia, sous le titre l'*Intérim*, un Formulaire catholique où le mariage fut permis aux prêtres ; l'*Intérim* fut cassé et annulé en 1552. Un peu plus tard, Draskowitz, évêque de Cinq-Églises et ambassadeur de l'Empereur Ferdinand, demanda une fois de plus l'autorisation en question ; mais ce fut en vain. En 1574, les Princes Allemands, s'appuyant sur les usages de l'Église primitive et sur le célèbre apophthegme de Pie II, adressèrent à Pie IV un Mémoire où l'on pouvait lire : « Si jamais il a été nécessaire de permettre aux prêtres de se marier, c'est bien dans ce siècle, puisque sur cinquante prêtres catholiques, à peine s'en trouve-t-il un qui ne soit notoirement concubinaire. » Des cardinaux agitent sur le Pape, et l'affaire en resta là.

*Reforme*, préalablement décorés du nom d' « hérétiques » (1).

Qu'on se rappelle ici les paroles de Jésus, parlant des futurs meurtriers des apôtres : « *L'heure viendra où ceux qui vous feront mourir croiront rendre service à Dieu.* »

On voit par là quel intérêt puissant guide les Conseillers d'un Pape et pourquoi ils veulent lui conserver, fût-il le meilleur et le plus humble, le plus rebelle à leurs sentiments, ce que saint Jérôme a lui-même appelé le « Nom de Blasphème » ; c'est qu'ils tiennent à ne pas voir se tarir la source de leurs honneurs et de leurs richesses, dont ils ne voudraient pas même perdre le quart. Et, pour qu'il en soit toujours ainsi, ils ne craignent pas de s'autoriser à défigurer le Christianisme. ils oublient que des prélats chrétiens ne doivent jamais faire appel à la force, et ils demandent à la Politique, qui est le Mensonge et souvent l'Infamie, les moyens que leur interdit l'Évangile, qui est la vérité en même temps que la règle de la Foi chrétienne.

Mais écoutez Arnaud du Perrier, ambassadeur de France au Concile de Trente :

« *Le sang de ceux qui périront vous sera redemandé* (2). »

(1) Fra Paolo Sarpi, *Hist. du Concile de Trente*, vol. II, pp. 48-49-50.

(2) Fra Paolo Sarpi, *Hist. du Concile de Trente*, vol. I, pp. 424-425. — Ajoutons que la France fit présenter au Concile de Trente, qu'elle ne regardait pas comme un remède aux maux de l'Église Universelle, 34 articles de réforme auxquels on ne daigna

Écoutez aussi le vénérable abbé de Saint-Cyran, s'adressant un jour à saint Vincent de Paul :

*« Dieu m'a fait connaître que, depuis cinq ou six cents ans, il n'y a plus d'Église... Avant cela, l'Église était comme un grand fleuve qui avait ses eaux claires; mais, à présent, ce qui nous semble l'Église n'est plus que de la boue... Elle était l'épouse de Jésus-Christ; mais c'est maintenant une adultère et une prostituée: c'est pourquoi il l'a répudiée et veut qu'on lui en substitue une autre qui lui sera fidèle (1). »*

Naturellement, aucun Casuiste — et Dieu sait si les Casuistes sont bons juges dans les raffinements de la luxure qui leur est défendue — n'a donné tort à saint Thomas. Qu'il nous suffise de citer à cet égard les seules paroles suivantes du P. Sanchez, de la Compagnie dite de Jésus :

*« Le plaisir dans le congrès charnel n'est pas un mal par lui-même, car la nature l'a attaché fort à propos à cet acte pour le bien de la génération et pour que les hommes, attirés par ses attraits, se portent davantage à la multiplication, afin que l'espèce soit toujours conservée dans les États. La nature, dans ce point, a fait aussi sagement que lorsqu'elle a attaché du plaisir à la nourriture pour la conservation de notre individu; il faut donc établir que le plaisir mérite aucune attention, — l'ambassadeur Arnaud du Perrier a écrit à Fra Paolo des Mémoires que celui-ci a beaucoup utilisés. »*

(1) L'abbé P.-K. de Beller, de la Comp. de Jésus, *Diet. Hist.*, au mot Duvergier de Hauranne.

*n'est pas un péché dans les caresses conjugales, excepte qu'on ne cherchât à le porter à l'exès (1). »*

Le P. Sanchez et une foule de ses confrères, oubliant que la conscience et la santé des individus sont les meilleurs casuistes du monde, ont écrit des choses bien autrement suggestives, comme si vraiment l'homme et la femme n'avaient été créés que pour permettre à un célibataire en soutane de s'occuper de leurs œuvres de chair ; mais nous n'examinerons point ces choses, afin d'éviter d'être poursuivi pour outrage aux mœurs. La seule observation que nous nous permettrons est celle-ci : c'est que, si des confesseurs posaient à leurs pénitents et pénitentes la centième partie des questions recommandées par le Casuisme, ces derniers apprendraient par elles cent fois plus de saletés qu'ils ne pourraient en apprendre dans les plus affreux lupanars.

En 1643, après beaucoup de scandales dont nous parlerons tout à l'heure, l'Université de Paris fut amenée à s'occuper de l'enseignement ecclésiastique et elle le fit en ces termes :

*« ... Ce que la malice de l'Enfer peut concevoir de plus horrible, ce qu'ont ignoré les siècles les plus dépravés du Paganisme, toutes les horreurs qui peuvent faire rougir l'effronterie même, se trouvent en abrégé*

(1) *De Matrimonio*, Thom. Sanchez, édit. de Gènes, 1592, I, IX, disput. I. — On voit que le P. Sanchez était du même sentiment qu'Abailard sur ce point ; en effet, ce dernier a écrit : « La concupiscence et la délectation ne produisent aucun péché. » Qui sait si Abailard n'a pas dû se rétracter à cause des Taxes attachées aux péchés ?

*dans les livres des Jésuites... Il y a eu des Caligula, des Néron et des Héliogabale qui ont fait des affronts à la pudeur et des outrages à la nature. L'impudicité a été l'âme de ces monstres ; mais, quoiqu'ils aient raffiné sur les plus noires méchancetés, on peut dire que le seul ouvrage du P. Sanchez pourrait aujourd'hui leur apprendre ce qui ne leur était jamais tombé dans l'imagination et que les Casuistes de sa Compagnie enseignent des secrets d'impureté inconnus aux plus débordés... Expliquer par le menu tant de honteuses actions, n'est-ce pas déclarer la guerre à la pudeur, fournir des armes aux libertins et des amorces à notre malheureuse concupiscence (1) ? »*

Le P. Sanchez et les Casuistes de sa Compagnie enseignaient des secrets d'impureté inconnus aux plus débordés : à quelle école les avaient-ils donc appris, ces secrets ?...

Ne nous demandons pas pourquoi la Chevalerie de la Triste-Figure a aujourd'hui le toupet de vouloir assaillir les Maçons français, dupes d'un Pouvoir occulte antimaçonnique, aux ivrognes d'amour vénérien qui, dans le Romanisme, ont tant indigné les vrais Chrétiens d'autrefois, ni pourquoi elle persiste à rattacher ces Maçons-là à la Maçonnerie Universelle dont ils ne font aucunement partie.

Il est trop clair que les *Beaux*, les *Vrais*, les *Seuls*, qui savent que tout s'oublie avec le temps,

(1) *Vérités académiques ou Réfutation des préjugés populaires dont se servent les Jésuites contre l'Université de Paris*, Paris, 1640, p. 10.

comptent beaucoup sur l'ignorance et la naïveté du bon peuple, et qu'ils le croient assez gobeur pour avaler cette grosse couleuvre : que le *iod* des Francs-Maçons symbolise le Phallus de saint Foutin et que leur Rituel n'est pas autre chose qu'un résumé des Œuvres des PP. Sanchez et consorts.

Le malheur est que la Chevalerie de la Triste-Figure juge trop les autres d'après elle-même, et que tout le monde est averti depuis qu'elle a avalé sans sourciller la fameuse queue de Bitru.

\*  
\* \*

L'Université de Paris disait encore :

*« Il se passe dans leur Collège des désordres que la pudeur empêche d'examiner. Quantité d'hommes d'honneur déplorent tous les jours le malheur funeste qui leur a fait trouver une éducation si contagieuse et qui les expose au danger de tomber dans l'abîme des plus grands vices, lorsqu'ils pensent se former aux exercices de la piété (1). »*

Ici, nous renvoyons le lecteur à un ouvrage très instructif — *le Jésuite sur l'échafaud* — dû à la plume du P. Pierre Jarrige qui, à la Noël de 1647, abandonna l'Ordre des Jésuites après en avoir été l'un des meilleurs prédicateurs, et qui, rentré un peu plus tard dans le giron de l'Église, n'a jamais voulu désavouer, même à son lit de mort, les histoires scandaleuses qu'il avait publiées.

(1) *Vérités académiques*, etc., pp. 139-140.

Dans cet ouvrage, on trouvera un copieux détail des impudicités dont l'auteur fut témoin aussi bien dans les couvents de religieuses que dans les maisons de sa Société.

On pourra ensuite se reporter au traité *De la morale pratique des Jésuites*, du célèbre Antoine Arnauld, lequel ne cessa jamais d'avoir les meilleurs rapports avec la Cour de Rome, d'où lui vinrent de précieuses informations et où les Jésuites n'étaient pas toujours les seuls maîtres.

Il y aurait pour nous beaucoup à prendre dans ce recueil considérable, mais nous nous contenterons d'extraire du premier volume les lignes qui suivent :

*« On ne parlera point d'un grand nombre d'historiens dont on a en mains des mémoires très amples et très certains, où les noms et surnoms des particuliers, les Maisons, les Provinces et les circonstances des crimes sont spécifiés d'une manière qui ne laisse pas le moindre doute dans l'esprit sur les faits qui y sont rapportés, et qui feront voir, si ces Pères nous forcent à les publier, qu'il n'y a point d'excès qui ne se commettent parmi eux ; qu'ils abusent de leurs Missions dans les pays étrangers, pour tendre des pièges à la chasteté ; qu'ils abusent de la conversation, de la parole de Dieu et de la direction des Monastères pour corrompre les vierges consacrées à Dieu, les filles et les femmes ; qu'ils abusent de la Pénitence pour pervertir les consciences de leurs Congrégations et de leurs Collèges (1) »*

(1) Ant. Arnauld fut reçu docteur de Sorbonne en 1641, et, en

Il est absolument impossible, on en conviendra de reproduire, dans le cadre restreint dont nous disposons, toutes les énormités contenues dans les livres des Casuistes. Disons simplement qu'à cette époque quatorze Pères avaient déjà trouvé le moyen de répandre partout des traités sur la fornication, l'adultère, la sodomie, l'inceste, la pollution, l'onanisme solitaire, la bestialité, le stupre, le viol, la délectation morose, les attouchements, les mouvements déréglés, les saletés labiales, le vase légitime, les fourreaux défendus, les devoirs charnels entre époux, les postures licites ou illicites, etc... enfin sur toutes choses que le premier des Casuistes n'a sûrement pas pu décrire avec précision sans les avoir apprises par soi-même.

prêtant le serment dans l'église de Notre-Dame, *jura de défendre la vérité jusqu'à l'effusion de son sang*. Son père, avocat au Parlement, avait défendu, en 1594, l'Université de Paris contre la Compagnie dite de Jésus.

TEDER.

(*A suivre.*)





# PARTIE LITTÉRAIRE

---

## La voix du Danube

*Pour la paix balkanique par la Fédération slave*

---

### ÉVOCATION

Danube, dans les bois où ta source tremblante  
Étend ses ruisseaux clairs sur le galet roulant,  
Étouffé, te heurtant à la roche croulante,  
Pour glisser calme et fier vers la plaine ondoyante  
Ayant lassé l'obstacle acharné se dressant ;

Danube au bleu regard, ton onde prisonnière  
Dans la rive profonde où veille la frontière  
Des discordes levant leurs yeux à l'horizon,  
Se révolte et gémit, ou sommeille docile,  
Ois, Dieu mit-il en toi l'espérance fertile  
Comme un souffle agitant quelque rêve sans nom ?

Danube hongrois, serbe et roumain et bulgare  
Ballant la cataracte où la haine croît, bout,  
Épique, où vas-tu ? Le mont muet s'effare,  
Et les parties de fer où sonne ta fanfare  
Semblent des arcs brisés par un héros debout.

### LE DANUBE

De la nuit des forêts où ma source rayonne,  
Je vais, frère ruisseau, chute qui tourbillonne,  
Pleine profond, tranquille, à travers champs et mont,  
Là-bas, vers la mer slave, à la rive Apre et verte,  
Vers la mer fraternelle ! et son Ame est ouverte  
A l'âme du Danube où l'avenir se fonde.

Je vais, éperonnant les libertés vivaces,  
 Qui vainquirent la terre avec l'aide de Dieu;  
 La comète s'ouvrant me souffle ses audaces;  
 Tout frémit; les roulis parlent aux vents fugaces,  
 Criant : « Fraternité, ouvre-nous le ciel bleu ! »

Peuples faibles ou forts, sachez-le, sous ses voiles,  
 L'Histoire au front penché lance jusqu'aux étoiles  
 Tous les vœux enfermés dont je garde le nom,  
 Qui lira l'avenir au seuil de l'Espérance ?  
 La Guerre ou bien la Paix ? du berceau de l'enfance,  
 Sort enfin, nouveau monde, avec la Paix au front !

Si mon vieux cœur de fer attiré par l'espace,  
 Palpite du réveil des peuples opprimés.  
 Mont, forêt, terre et cieux, c'est l'âme d'une race  
 Qui frémit en mon sein, et je cherche sa trace  
 Pour baigner de mes flots ses phares allumés.

— Le monde des revers a fait ta force ardente ;  
 Lève-toi, jeune race, avec l'aube qui chante,  
 Et brise les destins aux affûts dispersés.  
 En la rouge fournaise où le châtement gronde,  
 L'Europe paiera la faute de la fronde ;  
 L'ancien monde pâlit, et tu lui dis : « assez ! »

Qui donc passe au-dessus de cette aube apparue  
 Tonnant ? — C'est la mitraille ; elle brûle, elle mord...  
 O Peuples ! attisant votre grandeur accrue,  
 A l'âpre convoitise abjecte qui se rue  
 Les secrets du bonheur sont aux mains de l'accord.

— Je dis au bord hongrois, à la rive allemande,  
 Inquiètes, s'effarant à mon souffle sonore :  
 Je vous échappe et fuis au loin vers la mer grande  
 Vers l'ancêtre Russie, et ma voix lui demande  
 D'embellir par l'union les levers de l'aurore.

Peuple slave, debout ! Vers toi vient la lumière,  
 Auguste apaisement ; mêle ta bannière  
 A toutes les clartés d'un invincible élan. .  
 Révèle enfin ton but, viens occuper ta place ;  
 Du haut des caps géants, l'Histoire au front tenace  
 Ouvre ses bras d'airain à son plus jeune enfant.

Des États fédérés j'agite l'espérance ;  
 Rûcher des nations, je suis votre berceau.  
 Vents obscurs, apaisez votre colère immense ;  
 Au sommet d'un grand mât un aigle se balance  
 Et la Paix est inscrite aux plis de son drapeau.

Je vais, frêle ruisseau, chute qui tourbillonne,  
 Fleuve profond, tranquille, à travers champs et mont  
 Vers la mer fraternelle où l'aigle d'or rayonne :  
 Je parle aux nations pour que chacune entonne  
 Son hymne s'accordant au divin unisson.

O. DE BEZOBRAZOW.

(Extrait de *Rossya*, études de mœurs, d'histoire et de littérature sur la Russie antique et moderne, paraissant dans divers périodiques et en librairie.)

## le congrès de la baguette divinatoire A Halle-sur-la-Saale

Un Congrès de la Ligue allemande pour l'étude de la baguette divinatoire (1) a eu lieu à Halle-sur-la-Saale, du 18 au 20 novembre 1913.

Cette Ligue, issue du Congrès de Hanovre en 1911, a, comme on sait, publié depuis sa fondation une série de

(1) *Verhandl. zur Klärung der Wünschelrutenfrage*. Voyez, au sujet du mouvement d'opinion qui s'est produit antérieurement en Allemagne, l'article du Dr Vigen, dans *la Nature* du 17 août 1912.

rapports intéressants; mais la nécessité d'un échange de vues plus intime entre les adhérents se faisait sentir.

Le Congrès de Halle était présidé par M. le « Berg-hauptmann » Scharf, notable représentant des Mines allemandes, ce qui atteste l'intérêt que cette administration apporte à la solution du problème. Il s'y trouvait aussi trois représentants des Landesgeologen, ces fonctionnaires allemands chargés de l'étude des questions géologiques intéressant les services publics. On sait que ces derniers se sont révélés comme les principaux adversaires des baguettisants. Ces messieurs, aujourd'hui consentent à discuter et ne parlent plus, comme il y a deux ans, d'« insanité » et de « vertige ».

Le Congrès débuta, le 18 au soir, par une conférence du Dr Aigner, de Munich, président de la Ligue, sur l'état actuel de la question. Après quelques mots d'historique, et l'exposé, illustré de projections, des principales opérations auxquelles il avait assisté, le conférencier présenta sa théorie personnelle du phénomène fondée sur l'ionisation de l'atmosphère résultant de l'influence de la radioactivité du sol, à laquelle différentes substances, notamment les eaux, font écran. D'après M. Geokel, ce rayonnement décroît peu jusqu'à 4.000 mètres de hauteur; mais, par contre, beaucoup au-dessus d'un petit filet d'eau, et lors de la formation de la rosée. L'explication des mouvements de la baguette serait la suivante : le phénomène physique de la radioactivité influencerait l'organisme du baguettisant, qui peut alors en percevoir les variations par la mise en jeu de réflexes dont ces mouvements sont les initiateurs. Explication d'ailleurs encore provisoire.

Cette tendance, générale en Allemagne, de ne considérer que des applications géologiques, jointe aux difficultés, reconnues dans les précédents Congrès, de la détermination de petites masses métalliques dans des maisons où il est impossible à qui que ce soit de prévoir toutes les causes de perturbation, avait fait éliminer toute recherche de cet

ordre. Les questions proposées comportaient les déterminations suivantes :

1<sup>o</sup> Couches souterraines de potasse (sylvine avec gypse et anhydrite) au-dessus de la mine royale de Schœnebeck ;

2<sup>o</sup> Cavités souterraines dans le gypse, près d'Eisleben ;

3<sup>o</sup> Galeries souterraines remplies d'eau, près d'Eisleben ;

4<sup>o</sup> Gisements de lignites près de Halle et à Cothen ;

5<sup>o</sup> Conduites souterraines d'eau douce ou salée, canalisations électriques à la saline de Dürrenberg, etc.

Pour éviter l'encombrement et la gêne bien connue résultant de la présence du public, seuls les baguettisants et les contrôleurs assistaient aux opérations ; en outre, ceux des résultats qui pouvaient être constatés sans délai ne furent énoncés qu'en séance finale. Pas de photographes, encore moins de cinémas. Par suite de l'extension du programme, plusieurs opérations eurent lieu le même jour ; il est, par suite, impossible à tout assistant d'en offrir *de visu* une relation complète. Quoiqu'il en soit, je fis partie du petit groupe qui se rendit, le 19, au matin, à Schœnebeck sur les gisements de potasse.

Le choix du site géologique propre à de telles expériences offre des difficultés spéciales. Deux ordres bien différents de faits peuvent, à mon avis, être distingués : d'abord l'obtention des réactions en elle-même, ensuite l'interprétation physique et géologique des causes de ces réactions. A l'heure actuelle où la preuve décisive de l'objectivité de ces causes ne paraît pas encore faite, il me semble que la première considération doit être prépondérante. Or, si les modes de réaction sont individuels, en revanche, les « lignes de réaction » obtenues par différents opérateurs munis du même appareil ou d'appareils comparables diffèrent peu. C'est cette quasi-coïncidence constatée dans le travail collectif des Congrès de Paris et de Halle qui me paraît être la meilleure preuve de l'objectivité de ces phénomènes. La détermination des accidents de la

topographie souterraine résulte, elle, d'une interprétation qui peut être vraie ou fausse. Comme c'est elle qui offre une valeur pratique, il faut, dans l'état actuel de la question, que cette interprétation soit assez simple pour être *immédiate*, et à la portée de personnes parfois peu instruites. Or, deux cas me paraissent seuls répondre à la question :

1<sup>o</sup> Celui de couches ou de filons verticaux ou très redressés ; 2<sup>o</sup> celui de couches horizontales présentant des cavités ou des piliers à parois verticales. En effet, dans ces deux cas, les lieux de variation de la radiation, si radiation il y a, sont des surfaces cylindriques presque verticales dont les intersections avec le sol donnent naissance à des lignes de réaction dessinant une projection horizontale de l'objet qui suffit à en définir la forme.

C'est ce qui semble avoir eu lieu à Schœnebeck où, aux trois points aujourd'hui reconnus par les travaux, les déterminations des baguettisants correspondent à la réalité. Là, malgré la complexité du gîte, les couches sont très redressées.

Les déterminations de trajets de filets d'eau dans le « jardin provincial » et de conduites dans la saline offriront aussi des résultats favorables, en dehors toutefois de l'influence des courants électriques, par suite de la faible profondeur. Les déterminations de cavités furent, paraît-il, moins exactes. Or, le sous-sol des environs de Halle se compose de schistes très redressés et contournés du permien présentant des joints gypseux et ferrugineux à pendages très variables. La conductibilité de la roche pour les radiations subit de ce fait des variations locales aussi intenses qu'imprévues ; par suite, quand même les parois seraient verticales, il en résulte des déformations parfois considérables des « projections apparentes » affectant aussi celles du contenu des cavités. Les interprétations classiques ne s'appliquent plus : d'où des erreurs.

Ce serait, à mon avis, ce qui constitue la principale diffi-

culté de telles recherches. C'est pour ces raisons que les diagnostics de baguettisants en général, ou correspondent à la réalité, ou n'ont parfois aucun rapport apparent avec elle.

Je dois cependant ajouter que le choix des sites géologiques des expériences du Congrès de Halle témoignaient de la compétence remarquable des organisateurs en ces matières, et que les résultats, dont l'ensemble ne sera connu qu'après des travaux d'une certaine durée, contribueront à fortifier l'idée de l'objectivité des causes des mouvements de la baguette, au moins dans certaines mains, et avec des opérateurs en garde contre l'autosuggestion.

E. NOEL,

Ancien Élève de l'École Normale Supérieure, Ingénieur.

(*La Nature.*)

---

## Les Colonnes Maçonniques

---

*La Revue Internationale des Sociétés secrètes* avance, dans son numéro du 5 novembre 1913, l'assertion que les trois grandes colonnes, Gomer, Oz et Dabar, Beauté, Force et Sagesse, qui sont censées être les supports métaphysiques de la Maçonnerie, ont une signification phallique.

M. A. Preuss, auteur de l'article en question, en tire la conclusion que le Grand Architecte de l'Univers, la divinité qui est l'objet des hommages maçonniques, est Satan, instigateur de toutes les fornications.

Il base ses imputations sur une phrase de l'*Encyclopédie Maçonnique* du Dr Mackay, où il est indiqué que le Mœmolithe (ou colonne circulaire) était pour les païens un symbole de la force génératrice. M. Preuss ajoute que, « quel qu'ait pu être le sens que ce symbole avait à l'ori-

gine, on lui a prêté dans la suite *un autre sens* grossier et sensuel.

Qu'est-ce que cela prouve ???

Que le but de la maçonnerie est de corrompre l'humanité? Nullement! Cela prouve seulement combien il est, hélas! aisé de falsifier les symboles! Si ces symboles avaient à l'origine une signification pure et belle, le devoir du vrai chrétien est de combattre et de détruire les interprétations abjectes, qui sont venues polluer les conceptions primitives. Il est peu charitable de s'emparer avidement de ces excroissances malsaines et d'en tirer la conclusion que l'arbre entier est pourri à la moelle!

La haine est mauvaise inspiratrice!

L'Église romaine ne réalise-t-elle point que la calomnie est une arme à deux tranchants? En affirmant que les colonnes symboliques sont d'origine diabolique, elle prononce sa propre condamnation, car saint Paul affirme dans *l'Épître aux Galathes*, III, 9, que Jacques, Céphas et Jean sont regardés comme *trois colonnes*!!! Céphas ou saint Pierre est la base sur laquelle repose la papauté... M. Preuss affirme que les colonnes ont un sens phallique! Faut-il en conclure que les trois colonnes Jacques, Céphas et Jean avaient la mission de rendre hommage à Lucifer et de corrompre l'humanité?

Cette déduction logique est inévitable, si l'assertion de M. Preuss est conforme à la vérité. Il lui faudra donc se rétracter, s'il désire échapper à cette conclusion.

Celui qui lance des missiles dans le champ d'autrui risque fort de les voir retomber un jour sur sa propre tête!

Princesse KARADJA,  
Présidente de *l'Alliance Gnostique Universelle*  
49, Onslow Gardens, Londres.

---

## LES ANNALES DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

La direction des *Annales du XX<sup>e</sup> siècle*, revue résultant de la fusion de *Hermès* et des *Annales du Progrès*, informe MM. les directeurs de revues, journaux périodiques, etc..., qu'elle confie à M. F. Jean-Desthieux sa rubrique : Revue des revues (prose).

Toutes communications concernant cette rubrique devront être adressées directement à M. F. Jean-Desthieux, 7, rue aux Ormes, Chartres, qui ne pourra rendre compte que des publications qui lui parviendront directement.

*Les Annales du XX<sup>e</sup> Siècle.*

\*  
\* \*

**Le Carillon** (*Revue mensuelle de Littérature et d'Art*, par M. P. Carpentier, 45, rue Rohaut, Amiens) annonce un numéro exceptionnel et anthologique consacré entièrement à quelques-uns des poètes français de talent qu'on a appelé *les poètes nouveaux*.

Alors qu'ils contribuent grandement à accroître notre prestige national à l'étranger où ils sont accueillis avec enthousiasme et traduits, souvent, avant que d'avoir été publiés en France, la plupart de ces poètes, en effet, sont encore ignorés par la grande majorité des lettrés en France.

La composition de cette petite anthologie a été entièrement confiée à M. Jean-Desthieux, le critique des *Considérations sur la poésie contemporaine et son évolution*.

\*  
\* \*

**Annuaire astronomique et météorologique** pour l'année 1914, par Camille FLAMMARION. — Un volume in-16 Jésus, illustré de 125 figures, cartes et diagrammes. — 1 fr. 50, Ernest FLAMMARION, éditeur.

C'est la cinquantième année de cette publication qui a reçu, chaque année, des perfectionnements lui donnant une

valeur incomparable, et qui rend tant de services aux amateurs de sciences et aux observateurs. On y trouve :

Les articles généraux du calendrier, levers et couchers du soleil, de la lune et des planètes, ainsi que leurs passages au méridien, phases de la lune, levers et couchers du soleil pour tous les pays, les marées, etc. ;

Les observations à faire au Ciel tous les jours de l'année ;

Les cartes des positions des étoiles pour chaque mois et la marche des planètes ;

Les détails et figures des éclipses de soleil et de lune ; principales occultations de planètes et d'étoiles par la lune, avec les figures ;

Les observations à faire sur le soleil, la lune et les planètes ;

Les positions des satellites de Jupiter et de l'anneau de Saturne ;

Les positions des étoiles fondamentales ;

Les dessins des planètes ;

Les étoiles doubles ; les étoiles variables ; les mouvements propres ;

Les tableaux et données numériques de l'Astronomie planétaire et sidérale et de la cosmographie terrestre ;

Les douze mouvements de la terre ;

Le magnétisme terrestre depuis l'an 1541 ;

Les méthodes pour s'orienter ;

Les positions géographiques et l'heure dans tous les pays du globe ; la nouvelle heure de la France et les méridiens ;

Une instruction pratique sur les instruments ;

Les observations météorologiques, températures annuelles, mensuelles et quotidiennes, hauteurs de pluie, etc., depuis deux cents ans ;

Un calendrier perpétuel complet ; en un mot toutes les données d'un annuaire scientifique aussi complet que possible.

Et, de plus, une revue générale des derniers progrès de l'Astronomie et de la Météorologie, illustrée de nombreuses figures.

Cette année sera remarquable par une éclipse totale du soleil, un passage de Mercure devant le soleil, le retour de la planète Mars, l'ouverture maximum des anneaux de Saturne. On trouvera dans les notices la méthode pour recevoir chez soi les dépêches de la tour Eiffel, la fixation de la fête de Pâques, l'étude de la lune rousse, des saints de glace, de la Saint-Médard et de l'été de la Saint-Martin, une petite carte de la lune et des étoiles, etc., etc.

Envoi contre mandat-poste.

---

### LA BAGUETTE DIVINATOIRE

M. Paul Lemoine vient de publier dans le *Bulletin de la Société philomathique de Paris* (10<sup>e</sup> série, t. V, nos 1-2, 1913, p. 17) quelques observations sur la baguette divinatoire effectuées à Toulouse dans des conditions qui éliminaient complètement les risques de supercherie et les éléments de suggestion. Il en résulte que le phénomène est bien réel, que les baguettes de verre ne donnent jamais de résultat, que l'influence des eaux et des masses métalliques sur la baguette peut « se comparer au phénomène produit, soit par les parfums, soit par la radio-activité », que « les diverses matières agissent sur la baguette d'une façon très variable », que « la brique possède un pouvoir isolant », que « la baguette cesse de tourner si les deux poignets de l'opérateur sont reliés, d'une façon quelconque », qu'il y a dix à vingt pour cent d'individus sensibles à l'action de la baguette, que dans les expériences défavorables la fatigue de l'opérateur a pu jouer un rôle et que « la plupart des résultats négatifs ont été obtenus lorsque la pression atmosphérique était faible ». M. Lemoine formule les conclusions suivantes : « Il semble difficile d'expliquer tous ces faits par des phénomènes de suggestion. Ils sont trop nombreux, et ils constituent un ensemble trop conforme aux possibilités physiques. »

Il paraît plus probable que divers corps produisent des émanations, que nous appellerions *rhabdoactives*. Celles-ci sont susceptibles d'agir sur certains organismes pour y produire les reflexes qui font tourner la baguette. Puisque le pouvoir *rhabdoactif* est si universellement répandu, il n'est pas absurde de supposer que les eaux souterraines le possèdent, grâce aux sels dissous qu'elles contiennent. Ces émanations rhabdoactives disparaîtraient plus ou moins rapidement à l'air, ce qui expliquerait pourquoi, dans certains cas, la baguette ne pourrait mettre en évidence ni les cours d'eau superficiels, ni les conduites artificielles (aqueducs, etc.).

---

### LES FANTAISIES DE LA Foudre

Les journaux hongrois citent ce cas curieux. Il y a 5 ans, six paysannes du village de Koppansanto (Hongrie) étaient en train de faucher du foin, quand la foudre tomba sur elles. Cinq furent tuées sur le coup. La survivante, une jeune fille de 18 ans, nommée Johanna Lose, fut relevée inanimée, et l'on constata qu'elle avait perdu l'usage de la parole. Le 5 août dernier, la pauvre muette était occupée à récolter le foin du même champ, quand elle fut de nouveau frappée par la foudre. Cette fois encore, on la trouva évanouie ; mais, quand elle revint à elle, sa famille eut la douce surprise de l'entendre parler aussi distinctement qu'avant son premier accident.

---

*L'Imprimeur-Gérant* : G. ENCAUSSE.

---

Imprimerie de *Mysteria*, 15, rue Segulier, Paris.